

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.



5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
15, rue Saint-Georges, Paris

ABONNEMENTS

ÉDITION  Texte, Gravures, Musique
ILLUSTRÉE  La Femme & La Veillée

	UN AN	SIX MOIS
France	10 fr. »	5 fr. 50
Union postale.	12 fr. 50	6 fr. 50

LE NUMÉRO : 25 CENT.

Les abonnements partent
du 1^{er} et du 16 de chaque mois.



LES ANNALES

Politiques & Littéraires

REVUE POPULAIRE PARAISSANT LE DIMANCHE

DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF
Adolphe BRISSON

ABONNEMENTS

ÉDITION  Texte seul, sans les Gravures
RÉDUITE  la Musique ni La Veillée

	UN AN	SIX MOIS
France	6 fr. »	3 fr. 50
Union postale.	10 fr. »	5 fr. 50

LE NUMÉRO : 15 CENT.

Pour toutes les Annonces, s'adresser
à MM. HUGUET, MINART & C^{ie}
4, rue Scribo, Paris.

SOMMAIRE

- La Fête des 100,000 Adolphe BRISSON
- Lettre de M. Alfred MÉZIÈRES
- La Représentation. Jean THOUVENIN
- La Fête vue de loin Cousine YVONNE
- Les Coulistes Le Bonhomme CHRYSALE
- A Travers les Salons. SERGINES
- Chronique Générale
- Les Échos de Paris SERGINES
- Petit Mémento MÉMOR
- Le Livre du Jour: Voyages au
Maroc Marquis de SEGONZAC
- Poèmes de France et
d'Italie. Pierre de NOLHAC
- Poésie: Vision. GRENET-DANCOURT
- Causerie Théâtrale: Eléonora
Duse. Jules LEMAITRE
- Pages Oubliées: Indiscrets
et Indiscrétions Albert SOREL
- Revue des Livres: La Phy-
siologie de Flaubert Émile FAGUET
- Mouvement Scientifique: Pa-
ris aux Premiers Ages Henri de PARVILLE
- La Police Sanitaire du
For Intérieur. Émile GAUTIER
- La Vie Artistique. Léon PLÉE
- Sonnets Gourmands: Radis
Roses. Henri SECOND
- Roman: Mal d'Autrui n'est
que Songe (suite) Paul BOURGET

LECTURES POUR "LA VEILLÉE"

LA FÊTE DES « ANNALES »

- Compliment Auguste DORCHAIN
- Le Cent Millième Abonné. Henry FURSY
- « Chérubin ». F. de CROISSET, H. CAIN
- « Xavière ». Louis GALLET
- Poésie: La Valse. André THEURIET
- Monologue: L'Existence Félix GALIPAUX
- Comédie: Le Commissaire
est Bon Enfant G. COURTELINE, J. LÉVY
- Mon Petit Courrier. Cousine YVONNE

MUSIQUE: « Chérubin », « Xavière », la « Valse », auto-
graphes musicaux de J. MASSENET, THEODORE
DUBOIS et FRANCIS THOMÉ.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

LA FÊTE DES « ANNALES »: Photographies prises à
l'Hôtel Continental. Portraits des Auteurs et des Inter-
prètes dans leurs rôles:

- MM. Massenet, Théodore Dubois, Francis Thomé,
Auguste Dorchain, Fursy, Georges Courteline, Grenet-
Dancourt, B. Millanvoye, Jules Lévy, M^{me} Mesureur,
M^{me} Farrar, Marguerite Carré, Marie Leconte,
Delvair, Brécourt.
- MM. Mounet-Sully, Renaud, Fugère.
- M^{me} de Thèbes, Marthe Desbarolles.
- Vues de la Représentation et du Bal.

La gravure des photographies prises à la fête
des *Annales*, et reproduites dans le Supplément
illustré, occasionne à ce numéro un léger retard,
que nos lecteurs voudront bien excuser.



LA FÊTE

DES



des

« ANNALES »

La fête des *Annales* vient d'avoir lieu.
Elle marque une date dans l'histoire de la
Revue, une étape dans la voie de sa marche
ascensionnelle. Pour la première fois,
depuis plus de vingt ans, depuis que no-
tre œuvre existe, nous avons le bonheur
de réunir ceux qui ont coopéré à son
succès.

De quelle reconnaissance ne sommes-
nous pas pénétrés envers ces incompa-
rables collaborateurs? Et comment l'ex-
primerai-je? Tous nous entouraient,
dimanche, tout ce qu'il y a de plus consi-
dérable dans les arts et dans les lettres:
la Critique, l'Histoire, le Théâtre, la Mu-
sique, étaient là, et la Poésie aussi, et sa
grande sœur pensive, la Science. Quand
nous songeons à tout ce que les *Annales*
doivent à tant d'hommes éminents, à tant
de femmes supérieures et exquises, qui
leur donnent la fleur de leur raison et de
leur sensibilité, nous nous sentons saisis
d'admiration, de fierté et de respect.

Je serais ingrat, si j'oubliais, en ces
effusions, d'autres collaborateurs, moins
glorieux sans doute, mais dont le concours
nous est également doux et précieux.
Quelques-uns d'entre eux — en moins
grand nombre que nous n'eussions sou-
haité — assistaient à notre fête. Ce sont
ces amis ignorés, ces abonnés qui témoi-
gnent à leur journal un si fidèle attachement
et qui, uniquement parce qu'ils
l'aiment et le font aimer, y introduisent
le meilleur d'eux-mêmes. Ils vivent, la
plupart, loin de Paris, dans des petites
villes, dans des villages. Si leur existence
y coule paisible, vouée à d'humbles de-
voirs, leur pensée s'intéresse passionné-
ment aux manifestations de la Beauté et
de la Bonté; et, lorsque la Revue arrive,
chaque semaine, ils accueillent avec plai-
sir, sous leur toit, cette messagère qui y
apporte un écho de la vie intellectuelle
parisienne.

Paris et la province ne se haïssent plus,
ne se raillent plus comme autrefois. Ils
communient sous les espèces du Bien et

du Beau. Nous sommes le trait d'union
qui les rapproche. A cela se borne mo-
destement notre rôle. Un même amour
des mêmes choses nous lie, et c'est pour-
quoi nous sommes tous, eux et nous,
COUSINS et COUSINES.

La fête qui vient de nous rassembler
n'avait pas d'autre objet que de sceller
cette fusion intime, cette étroite solidarité
entre ceux qui écrivent et ceux qui lisent,
que de resserrer entre eux cette sympa-
thie, qui leur fait, en quelque sorte, une
seule âme. On ne se connaît jamais assez,
en ce monde. C'est un sot orgueil de
croire qu'il y ait une si grande distance
entre le Philosophe et l'Artisan, entre le
Poète et le Laboureur, entre la romani-
cière qui peint le bonheur et la mère de
famille qui le crée. Les braves gens, en
quelque état que la fortune les ait placés,
se comprennent, à condition qu'ils cau-
sent ensemble et ne se parlent pas de
trop loin. Tous, tant que nous sommes,
littérateurs et lecteurs, nous avons, au
fond, le même idéal, qui est de répandre
autour de nous le plus de joie possible,
d'ouvrir largement nos cœurs à ce qui
est généreux, de cueillir les plus nobles
fruits de l'Art et de la Vie, et de parvenir
à la sereine vieillesse après avoir allé-
grement cultivé notre jardin.

Si telle est la leçon que suggère la lec-
ture des *Annales*, si l'on y apprend à
aimer le travail, cette source de tout bon-
heur véritable, et la gaieté, ce sel de la
terre, notre ambition ne va pas au delà,
et notre tâche est remplie...

ADOLPHE BRISSON.



A l'issue de la fête des *Annales*, M. Al-
fred Mézières, de l'Académie française,
Président de l'Association des Journa-
listes Parisiens, a bien voulu écrire à
M. Adolphe Brisson la lettre suivante,
qui s'adresse non pas à lui seul, mais à la
Revue tout entière. Venant d'un homme
comme M. Mézières, illustre vétéran de
la littérature, de l'enseignement, doyen
de la presse, cet hommage avait de quoi
nous toucher, et nous en sommes très
fiers:

Paris, 3 avril 1905.

Mes chers amis,

Je suis certainement un de vos plus
vieux lecteurs, certainement aussi un des
doyens de la presse française. C'est ce
qui me permet de vous dire merci; au
nom de tous vos invités d'hier.

L'idée était originale et heureuse, en
tous cas pas à la portée de tout le
monde.

Il n'appartient qu'à un petit nombre
d'élus de fêter l'arrivée du cent millième
abonné. Encore fallait-il réussir.

Vous avez accompli ce tour de force, avec une grâce, une élégance et un charme exquis. Choix du local, choix des attractions, variété du spectacle, concours harmonieux de la poésie, de la musique, du théâtre, collaboration des maîtres de l'Art : tout contribuait au plaisir des yeux et au plaisir de l'esprit.

Mais, ce qu'il faut surtout retenir de la fête des *Annales*, c'est la bonne humeur et la gaieté qui s'en dégagent. Nous tous, à quelque parti que nous appartenions, nous nous sentions vraiment chez nous, dans une maison aimable, hospitalière, étrangère à nos divisions.

Vous recueillez ainsi, mes chers amis, le bénéfice du bien que vous faites. Votre œuvre si saine, si honnête, et, en même temps, d'un tour si élégant, si spirituel, si français, ne vous vaut que des amis ! Tous ceux qui lisent les *Annales* les aiment. Il n'y a pas de coin perdu de la France où vous ne fassiez pénétrer quelque chose de votre rayonnement.

Si je voulais dévoiler vos secrets, j'ajouterais qu'il n'y en a guère, non plus, où ne pénètre l'action bienfaisante de Cousine Yvonne. Les conseils qu'elle répand sont une de vos meilleures forces. Aussi, mon cher Brisson, tous vos invités d'hier, comme tous vos lecteurs, vous associent-ils tous deux dans un sentiment profond de reconnaissance. Je suis assuré d'être leur interprète en vous envoyant nos plus chaudes félicitations.

ALFRED MÉZIÈRES,
de l'Académie française,
Sénateur, Président de l'Association
des Journalistes parisiens.

LES INVITÉS

Les cartes d'invitation portaient neuf heures et demie, mais, dès huit heures, une centaine d'invités, désirant s'assurer de bonnes places pour le concert, se présentaient. C'est entre neuf heures et dix heures et demie que l'affluence fut le plus considérable. Près de deux mille personnes pénétrèrent dans les salons, très vastes, et cependant trop étroits pour les contenir. La direction de l'Hôtel Continental, que nous ne saurions trop remercier de l'extrême complaisance qu'elle a mise à faciliter et simplifier notre tâche, avait disposé neuf cents chaises dans la grande salle. Par les soins de M. Belloir, le célèbre décorateur de toutes les fêtes officielles, et sous la direction de M. Charles Reynaud, architecte des *Annales*, un coquet théâtre y avait été construit. Nous avons dû réserver cinq ou six rangs de chaises pour les éminents collaborateurs de la Revue et quelques hôtes de marque, dont la visite nous était annoncée. Les autres sièges se garnirent instantanément. Et, à partir de neuf heures trois quarts, il devint difficile de se placer, de façon, tout au moins, à entendre et à voir la représentation. Nous exprimons nos vifs regrets aux retardataires, qui durent, ne pouvant pénétrer dans la salle du concert, se répandre dans les divers salons et autour du buffet, où les fauteuils et les canapés ne manquaient pas, et s'y livrer aux douceurs de la causerie, tandis que leur arrivaient, comme un écho lointain, les voix puissantes de M^{lle} Farrar et de Mounet-Sully. Nous sommes désolés de cette insuffisance de place ; mais un peu d'encombrement était inévitable, et nous avions été débordés.

L'aspect de la grande salle, où les premiers arrivés, parmi nos cinq cents abon-

nés privilégiés par le sort, avaient pris place, était féérique. Tout ce qu'il y a de connu et d'élégant à Paris s'y pressait. Au centre, les femmes et les ravissantes jeunes filles en toilettes claires ; sur les côtés, dans les portes, entre les colonnes, un flot d'habits noirs. Dans un coin, près de la scène, — groupe charmant et gracieux, — une trentaine de fillettes et de jeunes garçons, les enfants de nos collaborateurs, qui buvaient des yeux le spectacle et l'applaudissaient furieusement...

Nous devons dire que tout le monde suivait cet exemple ; une atmosphère de cordialité et de plaisir régnait dans la salle. On s'amusait. Et jamais artistes ne reçurent ovations plus chaleureuses.



LA REPRÉSENTATION

Les trois coups sont frappés. Le spirituel auteur dramatique Grenet-Danchou, qui a bien voulu assumer les difficiles fonctions de régisseur, paraît et annonce que M^{lle} Marie Leconte, de la Comédie-Française, va dire le compliment composé pour la circonstance par M. Auguste Dorchain. Vous lirez, d'autre part, ce délicieux morceau. Le désir de louer les « cousins et les cousines » a suggéré à notre ami des trouvailles exquisées de pensée et d'expression... Mais que de mal il s'est donné ! Rien n'est plus périlleux que ce genre d'exercice. Il faut être aimable sans platitudes, gracieux sans pudeur, enjoué et ému, tout ensemble. C'est ce que Dorchain ne manqua pas d'objecter quand le directeur des *Annales* fit appel à son dévouement. Il se déroba, par modestie ; mais il comprit que nul ne le pouvait remplacer en cet emploi. N'est-il pas le poète attitré des *Annales*, le maître qui a enseigné à leurs abonnés l'*Art des Vers* ? Il se résigna donc... avec plaisir et se mit à chercher l'« idée » de son petit poème. C'était la principale difficulté. Une fois ce fil conducteur en main, quand on est doué, comme Dorchain, d'imagination et de sensibilité, on se tire d'affaire. Mais il est indispensable que dans toute œuvre, petite ou grande, destinée à être récitée en public, qu'il s'agisse d'une pièce de théâtre ou d'un simple monologue, il y ait un « thème ». Celui dont s'est avisé Dorchain est ingénieux. La « Cent millième abonnée » des *Annales* vient à Paris pour assister à notre fête. Elle ne pouvait, pour se présenter, revêtir une apparence plus séduisante que M^{lle} Marie Leconte, mignonne, pimpante, rose et fraîche dans sa toilette claire, l'air honnête et candide, l'œil brillant et malicieux. Je souhaite à toutes nos jeunes abonnées de ressembler à la ravissante sociétaire de la Comédie-Française. Quand, en finissant, elle a envoyé un baiser à l'auditoire, et, plus loin, aux cousines absentes et aux cousins retenus chez eux, une enthousiaste ovation lui a été décernée. La soirée ne pouvait débiter plus heureusement.

M. Brémont lui succéda. Cet excellent artiste, que Francis Thomé a pris pour collaborateur dans ses adaptations musicales, nous dit, comme il sait dire, la *Valse* et le *Carillonneur*, d'André Theuriet. Rien n'est plus séduisant que ce mélange de musique et de poésie, la belle mélodie soutenant, complétant et prolongeant l'harmonie des vers. Francis Thomé avait tenu à accompagner lui-même son interprète.

En effet, le spectacle offrait une curiosité très goûtée des Parisiens : celle d'entendre les auteurs dans leurs œuvres.

C'est ainsi que l'illustre maître Massenet s'assit au piano, tandis que Eugène

chantait l'air fameux de la « Sauge », du *Jongleur de Notre-Dame*, et amena lui-même, sur la scène, M^{me} Marguerite Carré, qui nous apportait la primeur d'un fragment de *Chérubin*. On sait le triomphe qu'a obtenu, à Monte-Carlo, le mois dernier, cet ouvrage. L'air, écrit sur les jolies paroles de F. de Croisset et d'Henri Cain, et amoureuxment soupité par M^{me} Carré, égale, en suavité, les plus tendres accents des *Noces de Figaro*, de Mozart, avec cette sensibilité pénétrante et troublante, qui appartient en propre à Massenet. La révélation de ce morceau donne une furieuse envie d'entendre la partition intégrale, et nous espérons que M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique (qui, Dieu merci ! est entré en pleine convalescence), nous conviera bientôt à ce plaisir.

Ce fut, ensuite, le tour de M^{lle} Farrar et de M. Renaud. M^{lle} Farrar, encore inconnue en France, est célèbre en Europe, et particulièrement en Allemagne. C'est la *prima donna* du Théâtre Impérial de Berlin, et elle vient de créer avec éclat, à Monte-Carlo, l'ardent ouvrage de Mascagni, *Amica*.

On a pu se rendre compte que tous les éloges qui ont été si souvent prodigués à M^{lle} Farrar étaient au-dessous de la vérité. La grande cantatrice s'est littéralement emparée du public parisien quand elle eut chanté *Widmung*, ce *lied* exquis de Schumann, que nous traduisons, je crois, par : « A une Fiancée. » Cette voix pure, juvénile, puissante, conduite avec un style étonnant, prit une expression intense dans *In der Ferne*, cette plainte si dramatique de Schubert, que M^{lle} Farrar a dite avec une ampleur et un sentiment vraiment prodigieux. M^{lle} Farrar a été rappelée aux acclamations de la salle entière ; et, avec une bonne grâce charmante, la grande cantatrice est réapparue et s'est accompagnée elle-même au piano dans une chanson de Tosti. Son succès ne fut pas moindre, ensuite, dans le duo d'*Amica*, qu'elle chanta avec l'éminent baryton Renaud. Voilà des ovations qui compteront dans la carrière de ces deux beaux artistes.

Il fallait rire un peu. Galipaux est venu, puis Fursy..., qui avait composé, tout exprès pour les *Annales*, une chanson. Et, par une singulière coïncidence, il s'était rencontré avec Dorchain ; il avait pris le même sujet. Dorchain faisait parler la « Cent millième abonnée » ; Fursy a fait parler le « Cent millième abonné », ou le Cent mille unième, car, ainsi qu'on le lui a fait observer, il ne peut pas y avoir deux abonnés qui soient, l'un et l'autre, le « Cent millième »... N'importe ! les quatre couplets déchainèrent une tempête d'hilarité. Nous les reproduisons dans la *Veillée*, avec la musique. (Cela se chante sur l'air de *En r'venant de la Revue*.) Fursy y a mêlé, très adroitement, les noms de nos collaborateurs et, comme la plupart étaient présents, on saisissait, au passage, ces piquantes allusions. Ce fut une joie. Camille Flammarion eut son petit succès, et Jules Lemaître, et Lavedan, et Faguet, et Mézières, et Adolphe Brisson, et les dames aussi : Daniel Lesueur, Gyp, Bertheroy, Cousine Yvonne... Quant à Sergines, Chrysale et Georges Derville, on les chercha vainement. Ils n'étaient pas là... ou se cachaient sous des masques !

Dans une fête comme celle des *Annales*, le répertoire du Théâtre-Français devait avoir sa place au programme. Mounet-Sully s'était mis à notre entière disposition ; il nous avait proposé de jouer, avec sa jeune camarade, M^{lle} Delvaire, la *Nuit d'Octobre*, d'Alfred de Musset. Il s'y est

montré, comme toujours, admirable de sincérité, de douleur, de flamme lyrique. M^{lle} Delvoir — une très imposante et belle Muse — n'y fut pas moins remarquable et partagea les applaudissements chaleureux que toute la salle envoya au glorieux doyen de la Comédie.

J'arrive au point le plus original de la représentation. Cousine Yvonne vous a conté, dans le dernier numéro, comment Georges Courteline avait accepté d'interpréter, avec quelques hommes de lettres, ses confrères, le *Commissaire est Bon Enfant*. Ils se sont acquittés de leur tâche, non pas en novices, mais en gens du métier, très expérimentés, très malins. M. Jules Lévy, l'auteur de tant de volumes ironiques et plaisants, faisait le commissaire. Ce fut bien le plus hargneux et le plus grotesque des magistrats-policiers. Il n'en existe point d'aussi insolents : ce n'est pas possible. Aussi, éprouva-t-on une satisfaction inexprimable de voir ce tyranneau bafoué à son tour, et humilié, par le fou Floche. M. Bertrand Millanvoye — le charmant poète du *Dîner de Pierrot* — s'était chargé de ce rôle, qu'il a joué à la perfection. D'ailleurs, M. Millanvoye a fait ses preuves. Pendant plus de deux ans, naguère, il interpréta chaque soir, au Carillon, le *Cient Sérieux*, où tout Paris vint le voir. Il cache, sous son flegme, beaucoup de finesse et un comique supérieur. Grenet-Dancourt, par pure abnégation, avait accepté de se montrer dans une scène épisodique. L'unique personnage féminin était tenu, avec infiniment d'esprit, par M^{lle} Brécourt. Les deux gardiens de la paix, c'étaient MM. Dayle et Rivers, de l'Athénée.

Enfin, Courteline — avec quelle impatience l'attendait-on ! — s'était réservé le personnage de Breloc... Breloc, vous savez bien, le monsieur qui a ramassé une montre à trois heures du matin, la rapporte honnêtement au commissariat et ne recueille, en genre de remerciements, que des rebuffades. Courteline y déploie une fantaisie extraordinaire ; il a des explosions de verve rageuse, des sursauts d'étonnement, des protestations, des indignations, qui ont mis la salle en ébullition. Il se dresse sur ses ergots comme un coq en fureur et foudroie le commissaire, qui le domine de sa taille immense. Et ceci nous donne la symbolique image du philosophe Georges Courteline se déchâinant — lui, chétif et redoutable — contre les abus de la société et les erreurs de la justice...

J'arrive au dernier « numéro », l'*Hymne des « Annales »*, dont notre aimable collaboratrice, M^{me} Amélie Mesureur, avait, au dernier moment, improvisé les paroles. Elle, qui a chanté, avec une émotion si pénétrante et si naturelle, l'âme des enfants, a trouvé des mots charmants pour exalter le caractère familial de la Revue. Francis Thomé a composé, sur ces vers, une musique d'un très noble et très beau souffle. Ce morceau, chanté à l'unisson par les choristes de l'Opéra et soutenu par l'orchestre, a produit un grand effet.

Ainsi s'est achevé le concert, un des plus variés et — disons-le sans fausse modestie — un des plus réussis qu'il nous ait été donné d'entendre. Hâtons-nous d'ajouter que ce résultat est dû au zèle, à l'entrain, au dévouement dont tous les artistes, sans exception, ont fait preuve.

A ce moment, M. Desgranges, l'éminent kappelmeister, a levé son bâton, les mesures de la première valse ont retenti. Et le bal a commencé...

JEAN THOUVENIN.

LA FÊTE VUE DE LOIN

Ma chère cousine,

Je suis chargée de vous conter, moi aussi, la fête des *Annales*. Je vous dirai de mon mieux ce que j'ai vu, car, hélas ! je n'ai pas tout vu et n'ai guère aperçu nos artistes qu'à travers les interstices d'une muraille d'habits ; mais, pour un jour, je connus, les ayant éprouvées, les impatiences et les joies de la foule badaude qui, incommodément installée, s'émerveille des bribes de spectacle saisies au passage, et ne croit point avoir payé trop cher son plaisir par une attente longue et fatigante.

Jusqu'à une heure tardive de la nuit, les devoirs de l'hospitalité me retinrent au seuil de la porte par laquelle les invités arrivaient en nombre croissant. J'eus, du moins, la compensation très agréable de n'en point manquer un seul et de serrer toutes les mains affectueusement tendues.

A partir de neuf heures, la direction des *Annales*, ayant en tête notre cher président du Conseil, M. Anatole Duchemin, et notre directeur, M. Adolphe Brisson, reçut, salua, congratula le flot mouvant qui s'avancait en hâte et s'engouffrait vers la salle du spectacle. Nous échangeions parfois, entre nous, des regards inquiets, nous demandant comment tous ces cousins, aimablement venus, trouveraient à se caser. C'était un fourmillement charmant d'êtres de tous âges, de toutes tailles, de toilettes claires, d'habits noirs et de visages heureux.

Les galeries commençaient à s'encombrer de monde ; nous avions grand-peine à garder libres les quelques places que la Direction avait réservées à ses éminents collaborateurs de l'Académie, à ces messieurs de l'Institut, aux directeurs des grands journaux, aux membres du gouvernement, aux ministres ainsi qu'à leurs femmes ; et nous nous désolions, partagés entre le chagrin de laisser debout une partie de nos hôtes et le désir que nos illustres amis trouvent la place à laquelle ils avaient droit. Bientôt, notre régisseur improvisé, étonnant de verve, de tact et d'autorité, — j'ai nommé M. Grenet-Dancourt, — vint réclamer la présence de MM. Anatole Duchemin et Adolphe Brisson, afin que le concert commençât, et je restai, entourée d'un bataillon de charmantes jeunes filles et de dévoués commissaires, maintenant, en partageant son mauvais sort, cette foule amie, vibrante et sympathique, qui s'enflérait et trépidait un peu à l'idée d'éprouver ce demi-supplice de Tantale : celui d'entendre sans voir.

Hissée sur la pointe des pieds, j'essayai d'attraper au vol la silhouette spirituelle de M^{lle} Leconte, et n'y parvins pas ; mais je ne perdis pas une syllabe des vers qu'égrenait sa voix mélodieuse. Ah ! le joli compliment que M. Dorchain mit sur ses lèvres, et comme il fut accueilli avec ravissement.

De temps à autre, un léger remous faisait onduler cette corbeille humaine ; et, avant même que j'en puisse distinguer l'objet, je percevais des chuchotements :

— Voilà Jean Aicard.

— Ah ! c'est Jean Aicard ! Où est-il ?

Des visages curieux se penchaient, et l'on me jetait un regard d'envie, tandis que j'usais du privilège très doux de garder une seconde dans mes mains ces mains célèbres :

— Voilà Roujon ! Voilà Lenôtre ! Voilà Victor Margueritte. Où est Paul ?

— Paul qui ?

— Paul Margueritte, donc !

— Voilà Maurice Barrès, l'ami de Jeanne d'Arc !

— Voilà Camille Flammarion et sa femme ! Vous savez, la présidente de l'Œuvre de la Paix !...

Et un murmure sympathique saluait ces entrées sensationnelles. J'avais, dans mes parages, un cousin venu tout droit de Bergerac, et qui avait passé la nuit en chemin de fer pour pouvoir assister à notre fête. Il l'expliquait, du moins, à son voisin. La figure consternée qu'il fit, après qu'il eût acquis la certitude de ne pouvoir dénicher une chaise dans la grande salle, m'avait mise en chagrin ; je fus vite consolée par la joie qui illuminait toute sa personne, chaque fois que la rumeur publique lui désignait un homme ou une femme célèbre. Je suis sûre qu'il n'eût pas donné sa place pour un royaume. Ses yeux lançaient des flammes d'admiration et s'hypnotisaient dans la contemplation des écrivains, des compositeurs, des artistes célèbres qui défilaient devant lui.

Henri Lavedan lui arracha un cri :

— Comment ! Lavedanne est si jeune ? C'est bien le vrai, au moingne ? l'académicien ?

Lorsqu'il comprit que c'était, effectivement, l'auteur du *Prince d'Aurec* et du *Marquis de Priola*, qui s'avancait, accompagné de sa jolie et charmante femme, il lui jeta, au passage, un regard extasié.

Pendant ce temps, la voix de Brémont, grave et émouvante, scandait les beaux vers du *Carillonneur*, soutenue par la musique si enveloppante, si harmonieuse, de Francis Thomé. Des applaudissements enthousiastes éclataient de toutes parts. La muraille vivante devenait plus opaque et les invités affluaient toujours...

Paul Hervieu, l'académicien, champion de l'amour conjugal ; notre illustre doyen de la presse française, Alfred Mézières, très beau sous ses boucles blanches et sa barbe d'argent ; Lanson, notre nouveau et éminent collaborateur ; Croiset, le doyen de la Faculté des Lettres ; Alfred Bruneau, l'auteur de l'*Enfant-Roi* ; Guillemet, le peintre ; Denys Puech, le sculpteur ; Son Excellence le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie ; Adrien Hébrard, directeur du *Temps* ; Gaston Calmette, directeur du *Figaro* ; Jean Rameau, le poète, excitèrent au plus haut point l'intérêt de mon cousin de Bergerac. Je me faisais un malin plaisir de jeter, dans la conversation, quelques indications qui ne tombaient point dans l'oreille d'un sourd. L'entrée de M^{me} de Thèbes, très belle dans sa robe de velours noir, l'air fatal, la démarche royale ; celle toute souriante de Daniel Lesueur, au bras d'Henry Lapauze, son mari ; celle d'Amélie Mesureur, dont le peintre Paul Thomas vient de fixer les traits dans un portrait magistral, et de Gustave Mesureur, son mari, directeur de l'Assistance publique ; celle de Séverine, poudrée à frimas, charmante dans sa robe de brocart Louis XVI, et celle de Marthe Desbarrolles, souple comme une gitana, produisirent, sur son cœur, la plus vive impression. Mais l'apparition des membres du gouvernement le stupéfièrent.

— Comment ! des ministres aussi ! s'exclama-t-il.

Il but, du regard, M. Chaumié, le garde des sceaux, ancien ministre de l'Instruction publique ; M. Dujardin-Beaumetz, notre sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, déjà populaire, quoique tout nouveau à son poste ; M^{me} Dubief et le ministre du commerce ; M^{me} Delcassé, souriante et charmante ; M^{me} Georges Leygues, jolie comme un pastel. Mon

cousin de Bergerac devait avoir, sur la jeunesse des gens célèbres, et principalement des hommes politiques, des idées particulières et s'imaginer que la gloire était l'apanage des vieillards, car, après qu'on lui eût désigné Pierre Baudin et Georges Leygues, il confia à son voisin sa surprise :

— Si jeune, et déjà ministre ! soupira-t-il.

Moi aussi, cousine, je m'amusais beaucoup.

Ces réflexions ingénues et bienveillantes m'aidaient à oublier que j'étais debout contre un battant de porte et que les heures filaient.

Cependant, Fugère venait de chanter et soulevait la salle d'acclamations. Je voyais de moins en moins ce qui se passait dans la salle de spectacle ; mais, comme on criait : « L'auteur ! l'auteur ! », je n'y tins plus et, voulant absolument apercevoir, ne fût-ce qu'une seconde, notre grand Massenet accompagnant lui-même son interprète, je grimpai furtivement sur une chaise, et, dans un éblouissement, la salle m'apparut. Le coup d'œil était féerique. Pas une chaise vide. Partout, des toilettes claires, des épaules blanches, des fleurs et des diamants ; dans un coin, une grappe humaine d'enfants, gracieux comme des amours ; entre les colonnes, dans tous les espaces libres, un entassement de jolies femmes, battant des mains, d'hommes à l'air heureux. Je sentis mon cœur faire toc toc, en songeant que tous ces amis, venus pour fêter leur Revue, étaient un peu mes cousins, mes cousines, et j'aurais souhaité leur envoyer le baiser que M^{lle} Leconte leur adressa au bout de son adorable compliment.

Les arrivants se faisant plus rares, j'eus tout le loisir d'écouter le merveilleux concert qui se déroulait devant ce public vibrant d'artistes et d'amis.

Je crois n'avoir jamais éprouvé d'émotion plus intense que celle que me donna M^{lle} Farrar. Peut-être parce que la vue de sa personne n'était cachée, il me parut que la voix était empreinte d'une beauté religieuse, beauté qui ne s'épanchait pas, comme contenue dans ses accents et, cependant, brûlant d'un feu intérieur et mystique. Elle chanta un *lied*, de Schumann, et une mélodie de Schubert, de façon à nous donner le frisson, — ou, si vous aimez mieux, à nous mettre une larme dans les yeux. Et, comme toute la salle lui redemandait autre chose, elle s'assit au piano, qui, par bonheur pour moi, était placé dans un angle de la scène, et j'eus la joie de la contempler à travers une éclaircie d'habits noirs, tandis qu'elle s'accompagnait elle-même une romance de Tosti.

Mon ami Jean Thouvenin vous dira certainement mieux que moi l'impression qu'elle nous laissa. Mais croyez, cousine, qu'il n'exagère rien. M^{lle} Farrar est une belle et grande artiste, et je ne saurais oublier l'expression de ses yeux lumineux, si clairs, si étrangement passionnés et purs.

Que vous conterai-je encore ? Le triomphe de Renaud, le plus beau baryton que nous ayons en ce moment sur le continent, ou bien l'apparition de M^{lle} Marguerite Carré, attendue avec une telle curiosité, que je ne pus arriver à saisir sa silhouette, ce qui me fâcha d'autant plus fort que j'entendais chuchoter autour de moi :

— Est-elle jolie ! Est-elle ravissante !

Je me consolai, du moins, en l'écoutant. Elle soupira, avec une grâce exquise, l'air de *Chérubin*, doux et tendre, qui lui valut une ovation, ainsi qu'à Massenet ;

elle dut bisser le duo de *Xavière*, accompagné par l'auteur, Théodore Dubois.

Le monologue inédit de Grenet-Dancourt ; la chanson des *Annales*, chantée avec une finesse, un art exquis, par Fursy, firent rire aux larmes... Empoignée par ces éminents artistes, j'avais un peu perdu de vue mon cousin de Bergerac. Il commençait, cependant, à s'agiter extrêmement.

— Mounet va venir ! disait-il, essayant en vain de se faufiler à une meilleure place.

Mounet semblait le mettre dans les transes sacrées. Il attendait Mounet-Sully comme on espère le Messie ou un miracle. Quand, grimpé sur une chaise, il aperçut l'illustre tragédien, il éclata en applaudissements si furieux qu'il ruissela de chaleur.

— C'est que nous sommes pays ! dit-il en s'épongeant le front. *Nous sommes de Bergerac tous les dieux !*

Jamais la *Nuit d'Octobre* ne fut écoutée avec plus de ferveur, plus d'adoration, que par ce cousin-là. C'était un spectacle touchant de considérer ce dévot : on pouvait suivre, sur ses traits, la mimique de l'acteur ; il répétait inconsciemment tous ses gestes ; son front se plissait, ses narines frémissaient, ses yeux exprimaient la douleur en même temps que le dieu, et rarement j'entendis vociférations pareilles aux « Bravo ! Mounet ! Bravo ! Bravo ! », qu'il lança à tue-tête, — au risque de se rompre les cordes vocales, — après que le Poète de la *Nuit* revint saluer... S'il avait vu mon cousin de Bergerac, il se fût trouvé récompensé du coup... Mais peut-être l'entendit-il !

Puis, la pièce de Courteline : le *Commissaire est Bon Enfant*, secoua de rire le public, et, comme les meilleures choses doivent prendre fin, des choristes de l'Opéra, soutenus par l'orchestre, entonnèrent le morceau de clôture, l'*Hymne des Annales*, que tous nos cousins et cousines, sans exception, voudront chanter.

Francis Thomé, sur des paroles de M^{lle} Amélie Mesureur, composa un chant superbe, qui sera un peu la *Marseillaise* de nos *Annales*, et c'est lui qui termina en apothéose un concert ne comptant pas moins de quinze numéros et qui, cependant, parut trop court.

J'éprouvai un véritable plaisir à voir cette foule sympathique : heureuse du bonheur qu'elle avait donné et de celui qu'elle avait pris, se répandre de tous côtés dans les salons.

Les uns allèrent faire queue chez M^{lle} de Thèbes, qui donnait cent consultations gracieuses, les autres chez Marthe Desbarolles ; les gens moins passionnés prirent tranquillement le chemin du buffet, afin de vider une coupe de champagne en l'honneur des amis présents et des chers absents, tandis que la jeunesse piétinait d'impatience, dans l'attente du bal. Aux premiers accents de la valse, que Desgranges fit entendre, elle s'engouffra comme une volée de moineaux dans la grande salle de fête et dansa jusqu'au matin.

C'était merveille d'entendre le beau quatuor vocal qui mariait ses voix agréablement à celles de l'orchestre, et, cousine, de regarder tourner en cadence ces couples frais et harmonieux. Et, comme j'ai la passion de la jeunesse, je ne quittai plus cette salle, toute ruisselante de lumières, de gracieux visages, de gaieté, et remplie d'amis, connus ou inconnus. Un souffle de tendresse passa sur cette fête et l'anima au point de la rendre inoubliable.

Le 2 avril fut pour moi, pour nous tous, un beau jour.

COUSINE YVONNE.

LES COULISSES

Le directeur des *Annales* m'avait dit : — Mon cher Chrysale, cette fois, vous remplacerez les *Notes de la Semaine* par un compte rendu de notre fête. Occupez-vous des artistes. Je vous relègue dans les coulisses. Vous y serez fort bien. Et vous y trouverez un double avantage : puisque vous désirez garder jalousement votre incognito, on ne vous verra pas dans la salle ; et puis, rien n'est plus charmant que de passer sa soirée avec des auteurs, des comédiens, des chanteurs, des chanteuses célèbres. Je ne vous plains pas. Vous conterez à nos lecteurs ce que vous aurez vu d'intéressant.

En rédacteur obéissant et docile, je me rends aussitôt dans le foyer. C'est un vaste salon qui communique directement avec le théâtre. Je puis dire le « théâtre ». En effet, la représentation devait avoir lieu, primitivement, sur une estrade ; mais l'éminent architecte des *Annales*, notre ami Charles Reynaud, a pensé, avec raison, que le spectacle porterait mieux s'il se concentrait dans un décor et était éclairé par une rampe. Immédiatement, M. Belloir — la providence des organisateurs de concerts — nous dépêcha une équipe de machinistes, et, sous sa magique baguette, rideaux, toile de fond, portants, fermes, manteau d'arlequin, jaillirent du sol... Rien ne manquait... A dix heures précises, tout était prêt, on n'avait plus qu'à frapper les trois coups.

Quand j'arrive au foyer, il ressemble à une ruche. On s'y presse, on y bourdonne. Presque tous les artistes sont là. Ils se sont piqués d'une exactitude militaire. La ravissante Marie Leconte tient à la main et relit les vers d'Auguste Dorchain, qui est venu saluer son interprète, en attendant qu'il la remercie, tout à l'heure, de l'avoir si bien compris et traduit. Voici Brémont et Thomé, devisant ensemble dans un coin. Voici le baryton Renaud, beau comme un dieu de l'Olympe. Voici le charmant Fugère, toujours complaisant (avec lui, on n'a jamais de difficultés), et notre illustre Massenet, à peine remis d'une assez grave indisposition et qui a voulu venir, quand même, témoigner aux *Annales* sa sympathie.

Tout à coup, un murmure admiratif. C'est M^{lle} Farrar et c'est M^{lle} Marguerite Carré, également belles et aimables, celle-ci un peu rêveuse et mélancolique, celle-là débordante d'entrain, spirituelle et gamine. Et elle a du mérite d'être aussi gaie. Elle n'est venue passer qu'un jour à Paris. Débarquée de la veille, elle repart le lendemain. Et tout cela pour nous. Que de gratitude ne lui devons-nous pas, ainsi qu'à M. Raoul Gunsbourg, qui l'a décidée à accomplir ce tour de force. Très vive, très jeune de caractère, elle s'amuse de tout, regarde, par le trou du décor, ces spectateurs qu'elle va conquérir dans quelques minutes, s'assied sur les marches du petit escalier, qui mène sur le « plateau », afin d'entendre ses camarades en scène, à qui elle ne ménage pas les bravos.

Mais, soudain, un monsieur très poli l'aborde. C'est notre confrère Léo Marchès, rédacteur au journal la *Liberté* (vous savez que ces messieurs se fauflent partout et qu'il n'y a pas moyen de leur résister). La conversation s'engage. M^{lle} Farrar mère y assiste et semble beaucoup s'amuser des questions qui sont posées à sa chère « Géraldine ».

— Vous voilà donc, mademoiselle, consacrée Parisienne?

— Parisienne!... Mais, monsieur, je le suis depuis longtemps... En Amérique, d'abord, nous sommes toutes Parisiennes. Il y a six ans que je suis venue à Paris pour la première fois et, depuis, je ne l'ai jamais quitté bien longtemps. Il est rare que je reste plus de deux ou trois mois sans y revenir.

— J'espère, nous espérons tous, que vous y viendrez, un jour, pour tout de bon, avec un engagement de longue durée.

Miss Géraldine Farrar sourit — diplomatiquement — et dit :

— Peut-être...

Puis, elle parle de sa vocation, de ses débuts, de ses projets :

— Toujours, j'ai voulu chanter; à douze ans, déjà, je chantais dans les concerts. A dix-sept ans, je suis venue à Paris, pour étudier; puis, deux ans plus tard, j'ai été à Berlin pour me perfectionner avec la célèbre cantatrice allemande, Lili Lehmann. Et j'ai eu, tout de suite, un engagement de six ans à l'Opéra Impérial, où j'ai interprété tout le répertoire... J'y suis encore engagée pour deux ans et j'y repars dans quelques heures. Cette année, pour la première fois, j'ai chanté en français, à Monte-Carlo, la *Damnation de Faust*, le 28 février dernier, anniversaire de mes vingt-trois ans; puis l'*Amica*, de Mascagni... J'ai appris le rôle en quatre jours. Il paraît que j'ai fait un tour de force.

— Pensez-vous continuer à chanter en français?

— C'est mon plus cher désir. Je parle trop de langues: anglais, allemand, italien, français; j'arrive à ne plus en parler bien aucune. Je veux me perfectionner dans la vôtre et ne plus chanter qu'en français.

— Et votre famille, mademoiselle, n'a jamais fait opposition à votre vocation?

— Jamais.

Et elle ajoute gentiment :

— Maman est, quelquefois, bien ennuyeuse; elle a trop d'autorité (la maman s'amuse beaucoup pendant cette déclaration); mais elle n'a jamais essayé de m'empêcher de chanter. D'ailleurs, elle n'aurait pas pu. J'ai en moi une force qui me pousse et à laquelle je ne peux pas résister. Je ne suis heureuse que sur la scène.

Devenue soudain sérieuse, elle dit :

— J'aurais été princesse, j'aurais chanté quand même.

Mais l'impitoyable régisseur Grenet-Dancourt interrompt l'entretien. C'est au tour de miss Géraldine d'entrer en scène. M. Adolphe Brisson lui offre le bras, car il tient à la conduire lui-même devant le public. J'écoute, de loin, une voix claire, grave et passionnée; puis, des ovations sans fin. M^{lle} Farrar est enchantée. Au troisième rappel, elle dit à M. Adolphe Brisson :

— Puis-je leur donner encore un petit morceau?

— Comment donc, mademoiselle... Jamais assez!

Quand elle revient, le visage radieux, le directeur des *Annales* me glisse à l'oreille :

— Conduisez-la à l'atelier de photographie, elle et tous les artistes. C'est votre rôle... Il faut que nous ayons leurs portraits pour le prochain numéro.

Diab! ma besogne se complique. Mais elle est trop agréable pour que j'é-

lève la moindre objection. Par des portes dérobées, des couloirs tortueux, je pilote mes gracieuses protégées: M^{lle} Leconte, M^{lle} Carré, M^{lle} Farrar, Delvair, et Fugère, et Mounet-Sully, et Galipaux, et Fursy, et Thomé, et M^{lle} de Thèbes, et M^{lle} Marthe Desbarolles, qui se sont joints à nous jusqu'au salon où le photographe de l'Elysée, Paul Boyer, a installé sa « baraque », aménagement très pratique qui lui permet d'opérer là comme chez lui. Artiste et Parisien, Paul Boyer est accoutumé à ce genre d'exercice. En un clin d'œil, le duo d'*Amica*, la romance de *Chérubin*, la chanson de *Fursy* et la principale scène du *Commissaire* sont pris sur le vif. Et je regarde précipitamment le foyer, — mon refuge. Miss Géraldine Farrar raconte, en riant de ses trente-deux dents blanches, les impressions qu'elle vient de ressentir :

— C'était drôle, si vous aviez vu, ce duo d'*Amica*, plein de fougue et de passion, chanté par un monsieur en habit noir et une dame en toilette de soirée! Cela nous gênait un peu, Renaud et moi. Mais le public nous a fait un tel accueil...

La représentation avance. M^{lle} Carré s'en est allée, après avoir chanté la *Grive et Grivoisette*, de *Xavière*, qui a eu les honneurs du *bis*, bientôt suivie par ses deux maîtres, Massenet et Théodore Dubois. C'est le dernier morceau. Notre ami Francis Thomé — éternellement sur la brèche — distribue ses suprêmes instructions aux instrumentistes et aux choristes qui vont enlever l'*Hymne des Annales*. On vide quelques coupes de champagne pour se donner du cœur (sans calembour). Et la voix impérieuse de Grenet-Dancourt crie :

— En scène!

Brave Grenet! Il aura été, en cette soirée, organisateur, régisseur, souffleur, acteur et monologueur (puisqu'il est venu dire, entre deux morceaux de chant, son amusante *Arche de Noé*). Il a joué cinq rôles différents. C'est plus fort que Maître Jacques...

Maintenant, le foyer se vide... Les charmantes comédiennes qui l'emplissaient de leur babil s'en vont faire un tour de valse. Et moi je rentre, en bon bourgeois, me coucher, songeant à ce qu'une telle représentation comporte d'effort, d'activité, de concours, de bonnes volontés et de travail. Et il y a des naïfs qui s'imaginent que les artistes ne travaillent point. Il n'est pas, je pense, de métier au monde qui exige plus d'application, de patience et d'énergie.

LE BONHOMME CHRYSALE.



A TRAVERS LES SALONS

M^{lle} de Thèbes et M^{lle} Marthe Desbarolles

Je voudrais, à mon tour, vous dire un mot du cadre féérique dans lequel s'est déroulée notre fête.

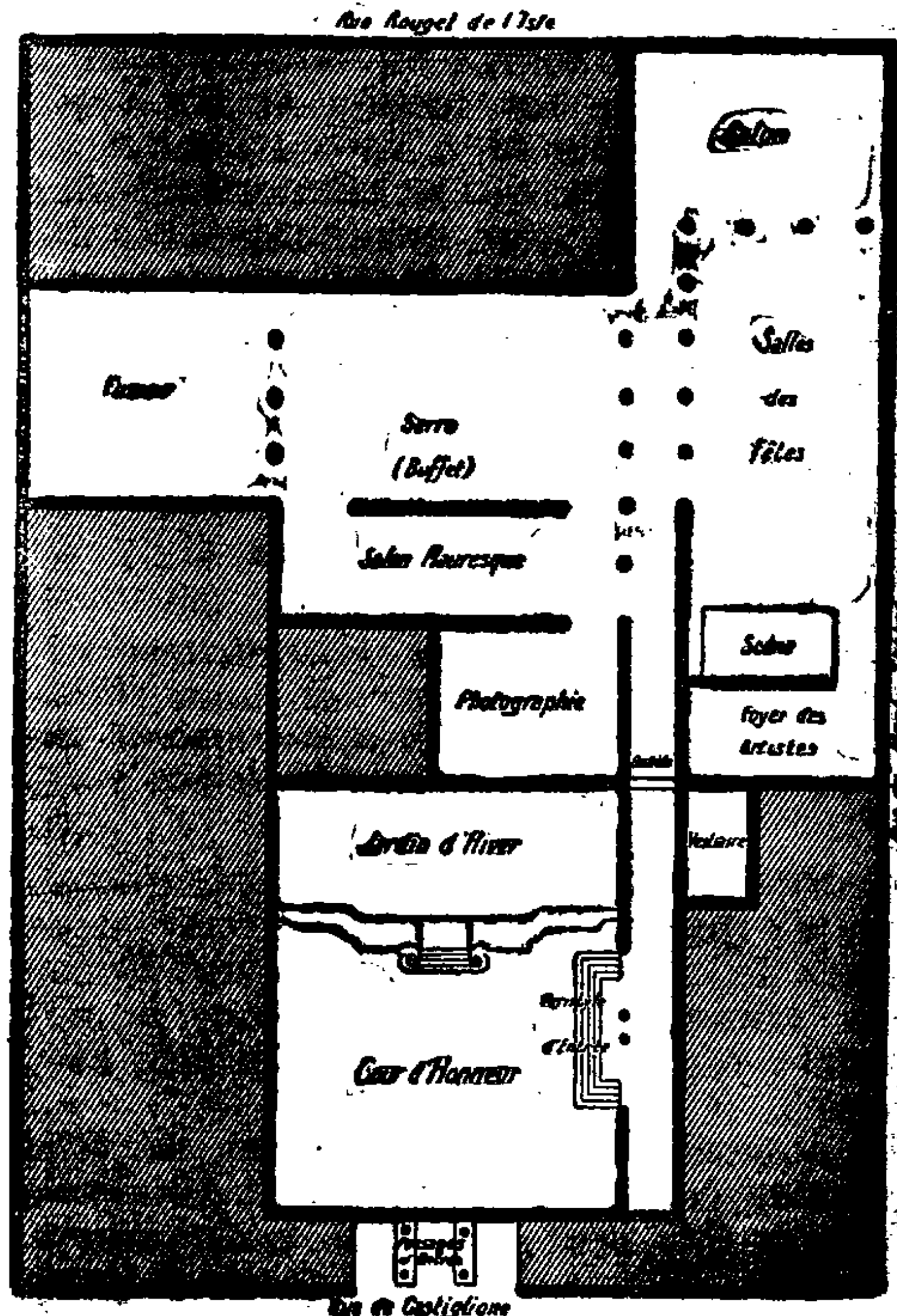
Tous les Parisiens connaissent l'entrée monumentale qui, par la rue de Castiglione, donne accès à l'Hôtel Continental. Surmontée d'un large vélum, brillamment illuminée de ses rampes de gaz, elle était envahie, dimanche soir, par une foule de curieux qui, d'un œil ébloui, regardaient nos gracieuses invitées descendre de voiture et franchir le seuil dans le frou-froutement coquet de leurs claires toilettes.

Cette entrée fait pénétrer, par trois passages, dans la cour d'honneur, agréablement décorée en un charmant style néogrec. Mais nos invitées n'avaient pas à

s'arrêter en cet endroit. Par de spacieuses galeries qui rappellent, en petit, la majestueuse ordonnance de la colonnade du Louvre, ils pénétraient dans les salons, où les lustres électriques jetaient des torrents de lumière.

Je ne vous décrirai pas la salle des fêtes où s'est donné le spectacle. Elle est célèbre. Nul local n'est mieux approprié à cette destination que ce vaisseau magnifique, où le style Louis XIV déploie ses formes pompeuses, ses marbres, ses cariatides, ses peintures, ses dorures opulentes.

Avant l'heure de la représentation, ces salons, et celui qui le précède, étaient archicombles, et beaucoup de retardataires étaient contraints de demeurer dans les galeries adjacentes.



Plus loin, dans la serre située près de la rue Rouget-de-Lisle, était dressé le buffet, où le champagne coulait à flots. Et j'ose dire qu'il y régnait une certaine animation!...

Enfin, dans le salon mauresque, — qui, avec ses trois compartiments, reproduit très exactement les plus pittoresques motifs architecturaux de l'Alhambra, — M^{lle} de Thèbes et M^{lle} Marthe Desbarolles donnaient leurs gracieuses consultations.

Ce ne fut pas là, vous pouvez m'en croire, le moindre attrait de la fête. Dès la fin du spectacle, en effet, les invités se précipitaient vers les petits pavillons de cette pièce, où elles attendaient, souriantes et empressées. Et, de une heure à trois heures du matin, leurs cabinets improvisés ne désemplirent pas. On les poursuivait même encore dans les couloirs, après cette longue séance, et une dame très élégante — qui n'avait pu approcher, en temps voulu, de M^{lle} de Thèbes — sollicita d'elle, à la fin, un brin de dentelle détaché de son corsage... en guise de fétiche!

Avec la meilleure grâce du monde, elles répondirent à toutes les questions qui leur furent posées. Chaque postulant avait droit à trois réponses correspondant à trois interrogations formulées, d'avance, par écrit. Il présentait, à M^{lle} de Thèbes, sa main droite dégantée, et, après un rapide examen, la « Sarah Bernhardt de la chiromancie » — comme je l'ai entendu appeler dans un groupe — satisfaisait au questionnaire, prodiguant ses conseils

sur les pierres et bijoux qui portent bonheur et sur les moyens de s'assurer la meilleure destinée. De même pour la graphologie. Une ligne d'écriture, soumise à M^{me} Desbarolles, lui permettait d'établir un jugement général sur le caractère, le tempérament, les grandes qualités et... les petits défauts de la personne qui la consultait.

Rien n'était plus curieux que de voir la physionomie des questionneurs — et surtout des questionneuses — au sortir de ces minuscules tribunaux. Les teints s'animaient. Les rires éclataient en fusée et il y avait tout lieu de croire que les verdicts n'étaient pas bien cruels.

Indiscret par nature et par profession, j'aurais bien voulu savoir, néanmoins, quelles étaient les principales questions posées aux savantes devineresses et quelles étaient, surtout, celles qui semblaient avoir, de temps en temps, le don de mettre en joie les initiés. Il n'y avait pas à le demander ni à M^{me} de Thèbes ni à M^{me} Desbarolles, qui se seraient retranchées derrière le mur infranchissable du secret professionnel. Mais un journaliste trouve toujours moyen de tout savoir. Comme je remarquai que beaucoup de clients et de clientes jetaient négligemment sur le sol leurs questionnaires en quittant le salon mauresque, l'idée me vint d'en ramasser quelques-uns, et j'y lus des phrases de ce genre :

Le dernier discours de M. Delcassé va-t-il faire monter ou baisser les fonds éthiopiens?... Louerai-je mon appartement du second?... Ma cuisinière va-t-elle me quitter?...

Je dois reconnaître, cependant, que — hormis quelques interrogations facétieuses de ce goût — la plupart des questions roulaient sur ce thème fondamental : *Me marierai-je?... Serai-je heureuse?...*

Je souhaite que les réponses de nos dévouées collaboratrices aient toujours été, pour toutes et pour tous, uniquement agréables. En tout cas, je crois qu'elles n'auront pas eu de peine à prédire, à la foule de leurs clients..., qu'ils garderaient un souvenir inoubliable de la fête des *Annales*.

SERGINES.

LES ABSENTS

Quelques collaborateurs, absents de Paris, ou souffrants, se sont excusés. C'est ainsi que nous avons reçu des lettres et des télégrammes de regret et de sympathie de Jules Claretie, retenu à Bruxelles par la première représentation de *Brichanteau*; de Paul Bourget, fixé, en ce moment, dans le Midi; d'André Theuriot, à qui l'état de sa santé interdit, momentanément, les sorties nocturnes; et de MM. le comte d'Haussonville, Vandal, Gaston Boissier, Brunetière, Anatole France, René Bazin, Ludovic Halévy, Pierre Loti, de l'Académie française; et de MM. Etienne, ministre de l'intérieur, Bienvenu-Martin, ministre de l'instruction publique, Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes, Combarieu, secrétaire général de la Présidence, de Selves, préfet de la Seine, Lépine, préfet de police, etc.

Mais ce qui nous a touchés davantage encore, ce sont les dépêches que beaucoup d'abonnés et de lecteurs nous ont envoyées, désirant s'associer de loin à notre fête et témoigner qu'ils étaient de cœur avec nous. Nous n'en citerons qu'une, qui emprunte à ses termes et à son lieu d'origine un charmante signification :

Hambourg, 2 avril, 3 heures.

Une jeune Française, abonnée des *Annales*,

seule à Hambourg, vous prie de dire à tous les cousins et cousines, réunis dans une association fraternelle, qu'elle est avec vous par le cœur. Elle vous envoie toute son affection et fait des vœux pour la prospérité croissante de notre cher journal. Toute à vous.

CLARA COLLIGNON,
professeur de français, Bornstrasse, 2,
à Hambourg (Allemagne).

Ne pouvant remercier individuellement ces correspondants amis trop nombreux, et qui ne nous ont pas tous donné leurs adresses, nous leur exprimons, ici, notre gratitude.

LES ASSISTANTS

A l'entrée, M. Adolphe Brisson, directeur des *Annales*, et M^{me} Adolphe Brisson, M. Anatole Duchemin, président du Conseil d'administration, et M^{me} Duchemin, M. René Baschet, recevaient les invités. Autour d'eux, les collaborateurs de la Revue : M. Henri Nicolle, secrétaire de la rédaction, J. Poulalion, Léon Plée, Jules Baschet, J. de Lapisse, Léon Renié, Huguet, Minart, Cerf, Lagrange, B. de Larnage, A. Mesureur, M^{me} de Membray, et tout un bataillon de charmants commissaires, qui ont montré un dévouement parfait : les jeunes filles distribuant les programmes, les hommes veillant au bon ordre.

Les jeunes filles commissaires se reconnaissaient à notre insigne, la *Liseuse* des *Annales* :

M^{me} Andrée et Odette Leturc, Suzanne et Madeleine Renié, Ginette et Suzanne de Serbonnes, Jeanne Felizet, Jeanne Poilpot, Anne-Marie et Lilie Brisson, Julie Nicolle, etc.;

Les jeunes gens à leurs rubans bariolés : MM. Tetard, Henri de Serbonnes, Léon Renié, André Schwab, Maurice Gaudet, Georges Felizet, Pierre Borel, André Guichard, Scalabrino, Lignier, Pierre Ginisty, Maurice Baschet, Jacques Langlois, etc.

Nous ne pouvons citer les noms de toutes les personnes présentes, beaucoup d'entre elles ayant omis, malgré notre expresse recommandation, de rapporter leurs cartes ou exprimé le désir de les conserver, à titre de souvenir. La liste ci-après est donc forcément incomplète.

Quelques notabilités officielles et politiques, appartenant, d'ailleurs, à tous les partis, avaient bien voulu honorer la fête de leur présence :

M. le Garde des Sceaux et M^{me} Chaumié; M. et M^{me} J. Chaumié; M. le Ministre des Affaires étrangères et M^{me} Delcassé; M. le Ministre du Commerce et M^{me} Dubief; M. Dujardin-Beaumez, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts; M. Merlou, sous-secrétaire d'Etat aux finances, et M^{me} Merlou; M. Gautier, chef du cabinet du ministre de l'Instruction publique; M. Miriel, chef du cabinet du ministre des Finances; M. Lichtenberger, chef du cabinet de M. Paul Doumer, président de la Chambre, et M^{me} Lichtenberger; M. Charlot, inspecteur général de l'enseignement primaire; M. le comte Torielli, ambassadeur d'Italie; M. et M^{me} Georges Leygues; M. et M^{me} Louis Barthou; M. et M^{me} Mirman; M. Pierre Baudin; M. et M^{me} Mesureur; M. l'amiral Bienaimé et M^{me} Bienaimé; M. Louis Charballé; M. Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, et M. J. Hébrard; Gaston Calmette, directeur du *Figaro*; Georges Berthoulat, directeur de la *Liberté*; Paul Ollendorff et A. Périvier, directeurs du *Gil Blas*; M. Henri Turot, de la *Petite République*, et M^{me} Henri Turot; Gaston Méry, de la *Libre Parole*, et M^{me} Gaston Méry; M. Henry Lapauze, du *Gaulois*, et M^{me} Henry Lapauze; M. Pierre Laffite, directeur de *Femina*, et M^{me} Pierre Laffite; la plupart des directeurs et rédacteurs en chef des grands journaux de Paris; M. Adrien Bernheim, commissaire du gouvernement auprès des théâtres subventionnés, et M^{me} Adrien Bernheim; M. et M^{me} Maurice Faure Poirier.

sénateur; M^{me} Francisque Sarcey, très entourée. Beaucoup d'académiciens, de littérateurs, d'artistes :

M. Alfred Mézières, M. et M^{me} Henri Lavedan, MM. Victorien Sardou, Paul Hervieu, Sorel, Houssaye, de Heredia, M. et M^{me} Faguet; M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres; M. Marcel Prévost, président de la Société des Gens de Lettres et M^{me} Marcel Prévost; MM. Maurice Barrès, Raoul Gunsbourg, Emmanuel Arène, Louis Schneider, Brioux, Capus, Jules Bois, Abel Hermant, C. de Nérondes, Lachelin, Jean Rameau, Yann Nibor, Uzanne, Widor, J.-J. Henner, Guillemet, Paul Ginisty, directeur de l'Odéon; les frères Isola, André de Lorde, Edmond Richardin, Pierre Lenglé, de Larmandie, Charles Formentin, Edmond Stoullig, Jolly, Emile Fabre, de Choudens, Richard.

MM. et M^{me} Georges et Henri Cain, Massenet, Théodore Dubois, Jules Lefebvre, Henry Roujon, Paul Adam, Léo Claretie, Paul Chabas, Chartran, Poilpot, Francis Thomé, Dorchain, d'Esparbes, Léon Daudet, Haraucourt, Paul et Victor Margueritte, Georges Montorgueil, P. de Nolhac, de Parville, Edouard Rod, Gustave Lanson, G. Lenôtre, J. de Lapisse, Camille Formigé, de Serbonnes, Adrian, Dettelbach, la comtesse de Meaupou, Valentine About, M^{me} Laurent Bourget, vicomte et Vicomtesse de Labatut, Jane Dieulafoy et M. Dieulafoy, M. et M^{me} Decoris, Lauth, M. et M^{me} Bernheim-Sée, M^{me} Filiaux-Tiger, M. Gaston et M^{me} Delamarre.

Quelques artistes des théâtres de Paris : MM. et M^{me} Leloir, Prudhon, Amel; M^{me} Piérat, Rachel Boyer, Renée du Minil, Maille, Mitzy-Dalti, de la Comédie-Française; Tarride, Blanche Toutain, Marianne Chassaing, M. et M^{me} Fernand Depas.

La plupart des proviseurs et censeurs des lycées de Paris : MM. Gazeau, Cuvillier, Staub, Jules Favre, François Fabié, Blanchet, Dhombres, Suéus, Louis Roy, Boitel, Pierrotet, Weill, Poirier, Frétilier, M^{me} Provost, etc.

M^{me} Dick May. — Séverine. — Viardot. — Veillard. — Louise Rousseau. — Gombervaux. — Pouteau. — Poulalion. — Lehman. — George. — Petit. — Laurens. — Knœertz. — Henri Gregh. — Ledanois. — Brécourt. — Ingaud. — De la Morandière. — Masbrenier. — Lajoinie. — Voirand. — Normand. — Hélène Seguin. — Veuve Cottard. — Cros. — F. Matin. — Veuve Gibon. — Marie-Louise Gillon. — Libert. — Georges Delaporte. — Herbelin. — Flaschfeld. — Guerdard. — Pierrotet. — D'Huot. — De Vismes. — Ginisty. — De Gardarens. — Fabin. — De Bellecroix. — Chartier de la Touche. — La Générale Lambert. — La Baronne de Lamothe. — Richard Lesclide. — Julie de Marcillac. — Gaillard. — M^{me} Klobb.

M^{me} Mirman. — Trochereau. — Gazeau. — André. — Tastland. — Gabrielle Cathala. — O. Coussadière. — Fouargue. — Hément. — Blanche Hément. — Foulon. — Noémi Ollivry. — Delaporte. — Inès Lerelle. — Massicaud. — Ferney. — Antoinette Pohl. — J. Hatin. — Madeleine Gibon. — Seguin. — Marguerite Humblot. — L. Vallangellier. — F. Roussille. — De Kerval. — Jehanne Paris. — N. Bignon. — Théodore-Adrienne-Sophie Ryke. — Kate. — Jeanne et Fernande Petit.

M^{me} et M^{me} de Laversay. — H. May. — Hermann. — Werney. — Demogot. — Simonard. — Defais. — Waeytens. — Legros. — Ormaux. — Mareux. — Hérèle. — Snidgren. — Moll-Weiss. — Tonnet. — Veillard. — Nicot. — Bilbaut. — Vauchalet. — Sebire. — Henri et Julie Nicolle. —

MM. et M^{me} Ménard. — Dieulafoy. — A. Langlois. — Le Docteur et M^{me} Rollin. — Pariset. — Louis Schneider. — Bessau. — De La Batut. — Adrien Bernheim. — Le Docteur et M^{me} Margain. — Vallery-Radot. — Armand Dayot. — Ch. Bertinot. — Armand Aron. — Carrier-Belleuse. — Jacques Baschet. — Rivet. — Maurel. — Collonges. — Pierre Heuzey. — Berr de Turique. — Vicomte et Vicomtesse de Chambure. — A. Tavernier. — Halpérine-Kaminski. — Landolt. — Armand d'Artois. — Hyacinthe Loyson. — Deligand. — Caveroc. — Juttet. — Bernheim. — Sarazin-Levassor. — A. Germain. — Saint-Yves. — Juven. — Jean-José Frappa. — Mouliérat. — Delzant. — Fernand Dupuis. — Frédéric Lolié. — A. Bour. — Duquesne. — G. Mulard. —

Beuve. — Léopold Bernstamm. — Homolle. — Price. — Ernest Picard. — Paul Delacroix. — Lafite. — Turban. — Dumas. — Bouvinet. — Le Baron et la Baronne de Hreckren. — Lagrange. — Jolly. — Charles Thomas. — Deltour. — Paul Badet. — Duriez. — Loiseau. — Paul Cerf. — Germain. — Lacroix. — François Fabert. — Serpollet. — Jules Formigé. — Dayle. — Sabatier. — Paul Hippéau. — Suévin. — Jean Hébrard. — Cyprien Vaussanges. — Crépin. — Vésinet. — Chompert. — Lafolloye. — Wantelez. — J. Brasseur. — Le Chevallier. — A. Moreau-Néret. — Villebeuf. — Miguel. — Henri Sarazin. — Louis Morin. — Delafosse d'Auxais. — Porché. — Hamelle. — Paul Junenet. — Faure-Baulieu. — Demarquez. — Chemet. — Humbert-Lavalley. — Henri Carquillat. — De Kérolan. — Gratien. — Riehstaedt. — Valès. — L. Kahn. — Achard. — Courvoisier. — Violet. — Good. — Piéralle. — A. Albert. — Bordas. — Delaporte. — Lehman. — Louis Van Noppès. — Masson. — Legrand. — Laudenne. — Roussot. — Adam. — Lavaud. — Fouilhoux. — Rozier. — Lorillon. — Mathieu. — Fajard. — Pardinel. — Stalin. — Rieslstaedt. — Bruno-Péllissier. — Raymond Imboud. — Henri Wuilleumier. — Le Docteur et M^{me} Hirschberger. — S. Finkelstein. — Jules Prieur. — Leclerc. — Laisné. — Denoyet. — Maubrac. — Fabre. — Fargues. — Mineur. — Godement. — Drex. — Brunel. — Beaudoin. — Le Vicomte et la Vicomtesse de Labarthe. — Weertheim et leur fils. — Le Docteur et M^{me} Bringeon. — Le Comte et la Comtesse d'Assche. — Le Docteur et M^{me} Virolle. — Le Colonel et M^{me} Auber. — Le Colonel et M^{me} Toucas. — Berty. — Girard. — Le Roy. — Aigoïn. — Poinson. — Brissot. — Mouvet. — G. Nivet. — Pierson. — Tornel. — Aumâtre. — Gomo. — Jacobson. — Paul Roussel. — Cartier. — Le Docteur et M^{me} Hontang. — Weill. — Bourquin. — Lallemand. — Hewson. — Sauquet. — Julien Girard. — Vanaque. — Ch. Tournaire. — Le Docteur et M^{me} Nischmann. — Guillemaud. — Balliard. — Puel. — Bos. — Augry. — Dreyfus. — Ladureau. — Le Docteur et M^{me} Guimberteau.

MM., M^{me} Léon Renié. — Per Lamm. — Stanislas Meunier. — Janssen. — Dieulaufait. — Deboves. — Sabatier. — Desgranges. — Ochi. — Marin. — René Baschet et leurs enfants. — Marcel Baschet et leurs enfants. — Bonvoisin. — Fortade. — Cerf. — Combe. — Felizet. — Saglio. — Belloir. — Delacroix. — Cazalis. — Leloir. — Bodin. — Dannand. — Beliard. — De la Maillanderie. — Ternoiën. — Junieu. — Liefmann. — Esnault. — Lefèvre. — Dufourcq. — Mauriot. — Cavaillon. — Méraud. — Duprat. — Engelmann. — Clolus. — Cottenet. — Gautier. — G. Carré. — De Vasson. — Roy. — Baticle. — Thibault. — Colace. — Lévêque.

MM. Jullemier. — Jean About. — Jules Boeswilwald. — Georges de Dubor. — Gautier. — Michel Marcille. — Edmond Delpeuch. — Jean Monval. — Fernand Fau. — Charles Akar. — Philippe About. — Charles Delagrave. — Normand. — Charles Le Goffic. — Emile Fabre. — Edmond Sterling. — Louis Schreinder. — P. Reboux. — Charles Formentin. — Arthur Pougin. — Jean Robiquet. — G. Trarieux. — Charles Frémine. — Léon Diex. — F. Bourgeat. — Dameron. — Ernest-Charles. — Parmentier. — Jean Rameau. — Isola. — Goupil. — Chéramy. — Bazin. — Yann Nibor. — Maurice Dumoulin. — Abeniakar. — Calmann-Lévy. — Olivier Merson. — Germain Poulalion. — Avonde. — Jean Hébrard. — Georges Renard. — Franck Paux. — Gastambide. — G. Rageot. — Glaudinont. — Pierre Ginisty. — Poirier. — Jules Fabert. — Grenet-Dancourt. — Jules Lévy. — Jean Liane. — Louis Vinsonau. — Veillard. — André Schwab. — Georges Schwab. — A. Tollet. — André Petit. — Gerschel. — E. Gaveau. — Desgranges. — Lafliche et fils. — Maurice de Vismes. — Charles Tollet. — Le Principal du Collège de Pont-à-Mousson. — Léon Lahovary. — Léonce de Larmandie. — Legrand. — Charles Beaudoire. — Gabeau. — Alfred Cébert. — Roger. — Maurice-Jules Lefebvre. — Richard. — Jules et Raoul Minart. — Léon Rigaut. — Paul Rawiez. — Starch. — E. Masbrenin. — Le Général Guillomet. — Belin et sa famille. — Paul Puy. — Jean Faure. — Georges Felizet. — Mailard. — Le Docteur Cabanès. — Pellegrin. — Gustave Delamotte. — Léon Moine. — Chami-

nade. — Schalck de la Faverie. — J. du Saint. — Jacques Ferissay. — Georges Braines. — Davin. — Xavier Lécureuil. — Laurens. — Pugeaud. — J. Proffit. — Loizillon. — Fernand Béal. — Hayet. — Joseph Allard. — Géricot. — Prot fils. — Cazelles. — Prot. — Charles Deschars. — Jean Deguerre. — Gustave Corbès. — Albert Watson. — Brègue. — Etienne Aynès. — André Seysel. — Ed. Rousse. — Roger Voisin. — Léon Capdeville. — Morel Deville. — P. Morel Deville. — Iver de la Vigne Bernard. — Louis Pichereau. — Charles Derennes. — Marcel Aureau. — Comiot. — Léon Thureau. — Bernard. — Presset. — J. Mathieu. — Edouard Gachot. — Chiavarini. — Edouard Tiart. — Albert Aubron. — Charriaut. — Moulinier. — R. Philippon. — Bihn. — Walter Hauer. — J. Bertot. — Ducros. — A. Belot. — Delfini. — Moulinier. — Georges Lavabre. — Jean Hefinger. — E. Javelle. — Henri Bonnet. — Félix Perrin. — Chaumel. — Louis Lafarge. — Renard Benoît. — Barthélemy. — J.-B. Claisse. — Chambouleyron. — Cretté. — Communay. — Ernest Quartier. — L. des Plas. — Le Secrétaire Général de la Compagnie de l'Est. — Le Docteur Léon Canolle. — De Lesquern. — Léon Lemoine. — Le Comte de Nessbrode. — Le Principal du Collège de Meaux. — Le Comte d'Evry. — Le Baron Gaëtan de L'Epine. — Georges Marty. — Paul Hippéau. — Legrand. — Le Docteur O' Followell. — Th. Avonde. — M. Depierre de Courcelles. — Le Lieutenant-Colonel Lacollonge. — Poinson. — Maurice Guilliem. — Libert et fils. — Arthur Rochet. — Gustave Delaunay. — Lhomme. — Parcelier. — Albert Voruz. — Le Lieutenant Courboulain-Bussac. — Antonin Fruchel. — Quellieu. — E. Désir. — Thorel. — L. Genthou. — Charles-Jean Becker. — Boulnois. — A. Mangonneau. — Larcher. — A. Daisy. — Debailleux. — Mangenot. — Lucien Marquez. — Arthur Good. — Leyssenne. — Paul Cretin. — Jacques Langlois. — Jules Péridier. — M. Werner. — Jean Wuilleumier. — H. Guillaume. — Solirène. — Barlaud. — Jean Engelmann. — Félix Chevret. — Paul Texier. — Paz et Silva. — Guillaume Berr. — Humbert Lavallée. — Le Docteur Meurisse. — Louis Camier. — Dugnonne. — Joseph Marty. — Eugène Baudry. — Saint-Quentin. — Bries. — Henri Roche. — Weill. — Léopold Monteilhet. — Bourdel. — Drouot. — Schérier. — Le Docteur Sibert. — Valéry. — Fchuaegerel. — Lafarge. — Jean Portéhaut. — S. Lioni. — Maurice Allou. — Sorbets. — Voisin. — Pierre Coutant. — Goldwasser. — Pierre Sardou. — Ballif. — Morisson Lacombe. — René Audognaud. — Jean Cottenet. — Mathieu. — E. Desnoyers. — Jules Achaux. — Cuvillier. — Jacques de Ségur. — Gabion. — Maurice et René Lecomte. — Lucien Montillet. — Hirschmann. — Barrotte. — Vergniaud. — Albert Dayrolles. — Pringué. — Jean et Georges Engelmann. — Le Capitaine Barault. — Berillon. — Delprier. — Bloch. — Bayoud. — Brissot. — Lanzerac. — A. Durand. — Maugendre. — Pierre et Jacques Perdriex. — Adrien Peytel. — Sternberg. — De Violaine. — Etienne Doyen. — Ad. Nedousel. — Pouschet. — Jules Bénard. — Bignon. — A. Jarnoux. — Mauzin. — Lambert. — Rouland Haynes. — Robert. — Paul de Choudens. — Paul Chabault. — Elie Dézon. — René Jean. — Ed. Hodez. — Georges Guitard. — Alexandre Lemoine. — Le Lieutenant Jacquin. — E. Jean. — Kahn. — Husson. — Ét. Guenot. — Maurice Gaudet. — Charles Frucken. — Diot. — Paul Pfeiffer. — Alfred Perreau. — Perrau. — Fernand Lalande. — Odon Caralp. — E. Dinichers. — Meyde. — Dubus. — Ch. Dupont. — Pierre Armingeat. — Paul Brousse. — Ach. Géricot. — Joseph Lemarié. — Alfred Durand. — Octave Claude. — Salomon. — Armand Labouré. — Hollier. — A. Guyot. — Brusseau. — Louis Blanc. — Jartigue. — Lafresné. — Geyer. — Fournier. — Risse. — Pierre d'Autremont. — Léon Belugon. — M. Provençal. — R. Frenud-Deschamps. — Robert Létrange. — Leullier. — Paul Uffoltz. — Rivers. — Louis Henriet. — Marcel Hermant. — Lecointre. — Pierre Poulalion. — Voyenne. — Jacques et Pierre Normand. — Brècheux. — Eugène Lallemand. — Feydel. — Henry Jouon. — Mauriot. — Cavaillon. — Paul Petit. — Lucien Crépin. — Emile Maurer. — Victor Nicolet. — Georges Klingsiech. — Gaston Dupont. — Bonnard. — Moine. — Edmond Chanceler. — Camille Beau, etc.

L'Hymne des "Annales"



Paroles d'AMÉLIE MESUREUR, Musique de FRANCIS THOMÉ

Nous venons de faire graver l'*Hymne des « Annales »*, exécuté avec un succès triomphal à la fête du 2 avril. Nous désirons que les cousins et cousines qui n'ont pu venir l'applaudir puissent, au moins, se procurer cette très belle composition. Nous la leur offrons, leur demandant simplement le remboursement de nos frais de gravure, d'impression, de papier et de port.

Envoi franco de l'*Hymne* (paroles et musique, chant et accompagnement), contre 60 centimes en timbres-poste.

(Nous serons en mesure de l'expédier aux souscripteurs dès la semaine prochaine.)



CHRONIQUE GÉNÉRALE



ÉTRANGER

La Politique Allemande au Maroc

L'empereur d'Allemagne n'a fait que toucher barre à Tanger. Au lieu de la longue journée qu'espéraient les Marocains, il ne s'est arrêté que deux heures, et la réception que le maghzen lui avait préparée s'est trouvée, par suite, réduite au minimum. Toute la partie locale du programme : visite à la Casbah, revue et défilé des troupes chérifiennes, promenade dans les quartiers les plus pittoresques, n'a pu avoir lieu.

L'état de la mer, ou toute autre raison, ne permit pas au souverain de débarquer à l'heure fixée, si bien que Guillaume II se rendit simplement à la légation allemande, où il reçut l'oncle du sultan, Moulaï Abd-el-Malek, et le corps diplomatique.

Si peu, d'ailleurs, que l'empereur allemand soit resté à Tanger, il a eu le temps de parler; et, bien que la veille, au Reichstag, le comte de Bülow ait détruit toute illusion sur la politique de l'Allemagne au Maroc, le langage qu'il a tenu à son tour, et qui était très attendu, a singulièrement précisé le sens de son voyage.

La veille encore, on pouvait, comme nous l'avions fait, en nier le caractère désobligeant; mais la chose était, le lendemain, impossible.

Au Reichstag, dans sa réponse à Bebel se plaignant que le gouvernement allemand se fût préoccupé de la question marocaine après et non avant l'accord franco-anglais, le chancelier avait dit que, si l'Allemagne ne poursuivait aucun avantage territorial au Maroc, elle y possédait, du moins, des intérêts importants et devait veiller à ce que ces intérêts fussent traités sur le même pied que ceux des autres puissances. Il avait ajouté que, le cas échéant, l'Allemagne se mettrait, tout d'abord, en relation avec le sultan, afin que lesdits intérêts fussent entièrement sauvegardés dans l'avenir.

L'empereur Guillaume a encore aggravé ces déclarations qui ne tiendraient rien moins qu'à la méconnaissance de l'acte du 8 avril.

Dans l'allocution qu'il a adressée à l'oncle du sultan, il a dit, en effet :

Ma visite à Tanger a pour but de faire savoir que je suis décidé à tout ce qui est en mon pouvoir pour sauvegarder efficacement les intérêts de l'Allemagne au Maroc; puisque je considère le sultan comme souverain absolument libre, c'est avec lui que je veux m'entendre sur les moyens propres à sauvegarder ses intérêts. Quant aux réformes que le sultan avait l'intention de faire, il me semble qu'il faudrait procéder avec beaucoup de précautions, et en tenant compte des sentiments religieux de la population, afin que l'ordre public ne soit pas troublé.

Au moment où M. Saint-René Taillandier poursuit à Fez des négociations difficiles en vue, comme on le fait remarquer, de réaliser au Maroc des réformes réclamées non seulement par la France, mais par l'intérêt général des puissances, le langage de l'empereur et les conseils qu'il donne au sultan constituent, ainsi qu'on l'a dit aussi, le « maximum de ce que Guillaume II, sans rompre ouvertement en visière avec la France, pouvait tenter de plus désagréable ».

Il n'y a qu'un cri, à ce sujet, dans la presse européenne.

Aux allégations de la presse allemande disant que l'Allemagne, n'ayant pas été pressentie touchant l'accord du 8 avril, était en droit de n'en pas tenir compte, on oppose, ici, la conversation que M. Delcassé eut avec le prince Radolin à la réception diplomatique du 23 mars 1904, celle que M. Bilhourd eut, à Berlin même, avec M. de Richthofen et, enfin, le débat qui eut lieu au Reichstag sur l'initiative du comte Reventlof et dans lequel M. de Bülow avait paru accepter le fait accompli.

En Angleterre, le *Times* blâme ouvertement le gouvernement allemand et déclare que le départ précipité de la reine d'Angleterre, qui a quitté Gibraltar au moment où l'empereur d'Allemagne s'y rendait après son escale à Tanger, constitue une réponse à la politique allemande.

INTÉRIEUR

La Question du Maroc au Sénat

L'attitude prise par l'Allemagne au Maroc ne pouvait manquer de soulever un débat immédiat au Parlement. Et, en effet, au moment même où le kaiser descendait du *Hamburg* et que le *Frédéric-Charles*, le croiseur accompagnant le navire impérial, répondait aux salves du *Linois* et du *Chayla*, M. Decrais donnait à M. Delcassé l'occasion de s'expliquer, à ce sujet, devant le Sénat et de rappeler les faits.

M. de Bülow avait affecté de ne pas prononcer, dans la discussion provoquée par Bebel et par M. de Kardoff, le nom de la France, et notre ministre des affaires étrangères n'a pas voulu, à son tour, prononcer le nom de l'Allemagne.

Il s'est contenté de répondre à la question précise qui lui était posée, c'est-à-dire que rien, ni dans la politique française au Maroc, ni dans la pratique des accords du 8 avril et du 3 octobre 1904, ne justifiait la polémique étrangère. Il a montré que cette politique n'a pas varié un seul instant et que la France avait publié, dès le début, sa résolution de respecter la liberté commerciale et que, depuis, elle n'avait négligé aucune occasion de maintenir cette résolution.

La Séparation

Le débat sur la séparation se poursuit sans discontinuer. Une dizaine de discours nouveaux ont été prononcés, où se trouvent résumées les différentes thèses en présence. Il y a eu, avec MM. Plichon, Gailhard-Bancel, Denys Cochin et Raiberti, la thèse antiséparatiste; la thèse séparatiste avec MM. Régnier et Barthou; la thèse socialiste avec M. Zévaès, et avec M. Ribot, enfin, la thèse intermédiaire et modérée.

Les adversaires de la séparation estiment que la Chambre actuelle n'a pas qualité pour substituer un régime à un autre, et ils ont successivement demandé à l'Assemblée d'attendre, avant de se prononcer, la prochaine consultation du pays.

M. Denys Cochin, qui est un des orateurs de droite les plus écoutés de la majorité, estime que la France s'est accommodée du Concordat jusqu'à ce jour et qu'elle devrait s'y tenir au lieu de courir ce qu'il appelle « une aventure ».

M. Raiberti reproche au projet de désarmer l'Etat tout en dépouillant l'Eglise, qu'il considère comme une créancière. Il s'est résumé dans cette phrase : « La séparation sera concordataire ou ne sera pas. »

M. Barthou est, bien au contraire, franchement acquis à la séparation, qu'il envisage « comme l'évolution nécessaire à l'indépendance et à la dignité de l'Etat ».

Il est opposé à tout ajournement et a longuement examiné les trois principaux points du projet, c'est-à-dire ceux qui traitent de la dévolution des biens, des pensions et des édifices.

M. Ribot, dont l'intervention était très attendue au centre et à droite, estime, lui aussi, que le « mouvement des idées modernes mène fatalement à la séparation »; mais la séparation reste, à ses yeux, une question d'opportunité.

Faite « par des esprits libéraux, de concert avec le pape et un clergé préparé par un régime de transition », la réforme lui semble possible. A l'heure actuelle, précédé comme il l'est d'une rupture, un régime nouveau ne lui apparaît que comme une cause d'affaiblissement de la France en Orient et de luttes à l'intérieur.

LE

Guignol des « Annales »

On se rappelle le succès qui a accueilli les deux albums comiques que nous avons édités. Nous fûmes obligés de procéder à quatre tirages successifs pour satisfaire aux demandes. Nous leur donnons, aujourd'hui, une suite, et publions un troisième album :

Le Guignol des « Annales »

Recueil de trente histoires et scènes humoristiques par les maîtres de la caricature moderne :

CAPPIELLO, CARAN D'ACHE, F. FAU
J.-L. FORAIN, GODEFROY
A. GUILLAUME, JOB, B. RABIER
SEM, WILLETTE, etc.

Le tout formant un numéro de luxe, du format des *Annales*, orné d'une couverture en couleur de FERNAND FAU.

Recevront **EXCLUSIVEMENT** et **GRATUITEMENT** le **GUIGNOL DES « ANNALES »** :

- 1° Tout abonné nouveau à l'édition illustrée;
- 2° Tout abonné qui passera de l'édition simple à l'édition illustrée en nous envoyant autant de fois trente-cinq centimes qu'il a de mois d'abonnement à courir (voir la bande d'adresse).

Ces deux catégories d'abonnés recevront, également, tout ce qui a paru de la *Veillée* depuis le 1^{er} janvier 1905.

Seuls, les abonnés à l'édition illustrée ont droit à ce service régulier de notre *Supplément la Veillée*.

LES ÉCHOS DE PARIS

Une dépêche de Pékin annonce la mort de M^r Favier. Le célèbre vicaire apostolique vient de s'éteindre, à l'âge de soixante-huit ans, au cœur de ce Céleste-Empire où il avait passé les deux tiers de sa vie.

M^r Favier était né à Marsannay-la-Côte (Côte-d'Or); il avait fait ses études au séminaire de Dijon. Ordonné prêtre, il était entré chez les Lazaristes et n'avait pas tardé à s'embarquer pour la Chine.

Jusqu'à ces derniers temps, malgré son âge et sa rude vie de missionnaire, M^r Favier avait gardé la belle allure et l'heureuse insouciance d'un jeune homme de vingt ans.

Un de nos amis avait pu l'approcher lors de son retour à Paris après les tragiques événements de Pékin. Pas plus fatigué qu'au retour d'une promenade au Bois de Boulogne, pas plus ému qu'à la suite d'une cérémonie quelconque dans son église cathédrale, il semblait à peine se souvenir qu'il n'avait échappé à la mort que par un miracle imprévu et ne se doutait certainement pas qu'il avait été admirable et qu'en dehors de toute sympathie confessionnelle, ses compatriotes lui savaient un gré infini du bel exemple d'héroïsme qu'il avait donné.

C'est la cigarette à la bouche, en caressant sa longue barbe blanche, avec des rires dans la voix, qu'il évoquait les souvenirs de ce siège de neuf semaines où, avec trente fusils tartares, il supporta l'assaut continu de six mille hommes armés de fusils Mauser et soutenus par les canons Krupp de l'armée régulière. La cathédrale, le Peï-Tang, seule debout des quatre églises de Pékin et des vingt-six qu'il avait construites dans l'étendue de sa mission, n'était plus qu'une écumoire; trois cents chrétiens sur cinq cents avaient été rasés de fond en comble; six mille néophytes avaient été massacrés.

Mais le brave père Fan — c'est ainsi qu'on l'appelait familièrement là-bas — n'avait pas perdu sa confiance inébranlable en Dieu. Après sa délivrance, il avait rapporté triomphalement, en France, le drapeau aux trois couleurs qui avait flotté, pendant l'assaut, sur le Peï-Tang.

Et il le montrait fièrement à ses visiteurs, en disant :

— Voilà mon plus cher trophée. Il n'a plus ni forme, ni couleur; ce n'est pas un drapeau, c'est une plaie; mais il est beau tout de même, parce que, même aux pires heures de la canonnade et de la faim, nos soldats n'ont pas désespéré, parce que le drapeau était debout!...

Historien éminent, écrivain distingué, brillant professeur, membre de l'Académie française et de l'Académie des Scien-

ces morales et politiques, M. Albert Sorel a reçu, déjà, plus d'un sourire de la gloire.

Mais aucune manifestation n'a dû le toucher autant que celle dont il a été l'objet, l'autre soir, à la salle des Champs-Élysées, rue de Ponthieu, où la Société des anciens élèves et élèves de l'École libre des sciences politiques avait organisé une fête en son honneur, à l'occasion de l'achèvement de sa grande œuvre : *L'Europe et la Révolution*.

Plusieurs discours ont été prononcés par M. Albert Vandal et M. Gabriel Hanotaux, entre autres, auxquels a répondu M. Albert Sorel, qui reçut, ensuite, la belle médaille commémorative gravée par Chaplain.

Tout ce que Paris compte d'illustrations dans le monde des lettres avait tenu à venir rendre hommage à celui qui remplace si dignement Hippolyte Taine, et dont toute la vie a été consacrée au travail le plus désintéressé.

On n'ignore pas que M. Albert Sorel a résigné, dernièrement, le haut poste administratif qu'il occupait, depuis de longues années, au Sénat. Depuis, il a choisi son *home* tout près du Luxembourg.

Il ne regrette guère le palais, où, jadis, le retenaient ses fonctions ; mais il lui aurait été pénible de se séparer complètement de l'admirable jardin et de n'y plus promener ses méditations... ou ses petits-enfants adorés. De ses fenêtres, il en aperçoit les vertes frondaisons, entre lesquelles pointent, au loin, les toits de la Chambre-Haute.

Tous les dimanches soir, chez lui, ce sont réunions simples, où l'on cause de tout, — pas trop de politique, pourtant, — où l'on fait de la musique, où, parfois, on dit des vers. Sa fille et sa belle-fille, jeunes et charmantes femmes, — deux fois belle-sœur, puisque M^{me} Sorel est la sœur du poète Jean Renouard, — aident l'académicien à recevoir ses amis et les leurs, jeunes auteurs dramatiques, poètes, romanciers en herbe ou en blé, et M. Albert Sorel n'est pas le dernier à donner de la gaieté à la conversation. Qui-que l'a vu dans l'intimité perdrait cette prévention que les historiens sont habillés de glace.

Sa haute taille, son profil d'aigle, imposent un peu ; mais c'est un aigle souriant, bon enfant, qui, au frottement des hommes et des papiers d'archives, a conquis une grande indulgence dont il sait déverser les trésors sur ceux qui l'entourent.

Résultat de notre plébiscite au sujet de

LA PREMIÈRE ACADÉMICIENNE

Je vous ai dit qu'un de nos confrères, M. Jacques de Nouvion, s'était chargé de poser, à MM. les Immortels, la question suivante :

« Dans le cas où il vous serait permis d'admettre une femme à l'Académie française, sur qui se porterait votre choix ? »

Il est allé voir tous les académiciens, afin de recueillir leurs opinions, et il m'apporte, aujourd'hui, le résultat de son enquête. Je lui laisse la parole :

« Le projet que nous avons conçu, était quelque peu hardi, d'obtenir, des trente-neuf académiciens actuellement en exercice, qu'ils procédaient à l'élection fictive d'une femme de lettres en remplacement du digne M. Guillaume. Mille obstacles semblaient se dresser pour en empêcher la réalisation : les usages et les traditions immuables de l'Académie, les scrupules particuliers de chaque académicien. La sympathie dont jouissent les *Annales* dans le monde des lettres a vaincu toutes ces difficultés ; grâce à elles, nous avons pu recueillir les suffrages de trente-quatre académiciens dont le « dé-

pouillement » donne le résultat suivant :

» Sur trente-quatre votants, M^{me} Arvède Barine obtient dix-sept voix.

» Les autres voix se répartissent sur M^{me} Daniel Lesueur, Judith Gautier, la comtesse Mathieu de Noailles, Henri de Régner, Juliette Adam, Th. Bentzon.

» Enfin, il y a sept bulletins blancs.

» M^{me} Arvède Barine est donc élue avec un nombre de voix supérieur à la moyenne des élections réelles, qui est, en général, de quatorze ou quinze. Parmi les académiciens qui lui ont accordé leurs suffrages, nous pouvons citer MM. Jules Claretie, André Theuriot, Emile Gebhart, Thureau-Dangin, L. Halévy, Henry Houssaye, Alfred Mézières, le comte d'Haussonville et Gabriel Hanotaux. Six autres nous ont demandé de ne pas trahir le secret de leur vote.

» C'est ainsi qu'un Immortel très illustre, qui réside en ce moment dans le Midi, nous a écrit, en désignant M^{me} Daniel Lesueur :

« Si j'avais à voter pour une femme, je nommerais M^{me} Daniel Lesueur ; mais, pour des raisons que vous devez comprendre, je désire que mon vote reste secret, comme il le serait, d'ailleurs, à l'Académie. »

» L'un des partisans de M^{me} Judith Gautier — poète et conteur délicat, — nous a imposé la même discrétion ; les deux autres voix qui se sont portées sur le nom de l'auteur célèbre du *Collier des Jours* sont celles de MM. J.-M. de Heredia et Albert Sorel.

» Quant à M^{me} la comtesse Mathieu de Noailles, elle obtient la voix de M. Anatole France et une autre, — hélas ! anonyme, — celle d'un auteur dramatique que nous aurons suffisamment désigné, selon son vœu, en disant qu'il est l'un des plus jeunes de l'illustre Compagnie. De même pour M^{me} Henri de Régner (Gérard d'Houville), qui obtient la voix de M. Albert Vandal et une autre, — celle d'un historien encore, qui ne nous a permis de « le désigner d'aucune manière ». De même aussi, de même enfin, pour M^{me} Juliette Adam, qui obtient, avec la voix de M. Costa de Beauregard, celle d'un autre académicien, député, et non l'un des moindres, dont la jeune gloire rayonne, à la fois, sur la littérature et sur la politique de ce temps. Quant à la voix qui s'est portée sur le nom de M^{me} Th. Bentzon, c'est celle de M. le vicomte de Vogüé.

» Les sept bulletins blancs émanent de MM. Edmond Rousse, — « qui ne veut pas, au détriment d'une seule, se mettre mal avec tout le beau sexe ». — De M. Jules Lemaître : — « Il connaît et il aime toutes les femmes de lettres. » — De M. Victorien Sardou : — « Ses principes ne lui permettent pas de répondre par un nom à une question de cette nature. » — De M. le marquis de Vogüé : — « Il a, sur le rôle et les mérites des femmes, des opinions qui nous sembleraient, sans doute, surannées, mais qu'il est trop vieux pour abandonner. » — De M. de Freycinet, de M. Ferdinand Brunetière : — « Il s'occupera de former son opinion à cet égard, quand l'Académie française aura décidé d'ouvrir « son sein » aux dames. » — De M. Henri Lavedan, qui « aime et admire trop celles qu'il ne nommerait pas, pour leur causer la moindre peine ». — Quant à MM. d'Audiffret-Pasquier, le comte de Mun, S. G. le cardinal Perraud et quelques autres, ils s'abstiennent purement et simplement.

» Par ce vote, en acceptant de prendre part à cette petite manifestation féministe et littéraire, — j'allais dire *fémino-littéraire*, — ne vous semble-t-il pas que l'Académie française vient de reconnaître et de consacrer le mérite et le talent littéraire de la femme ? Elle ne l'avait fait, jusqu'ici, qu'en décernant des récompenses et des prix à des œuvres de femmes. Aujourd'hui, elle élit

une femme — conditionnellement et platoniquement, il est vrai. Mais combien, au cours des visites que j'ai faites ces semaines dernières aux membres de l'Académie, m'ont avoué que leur choix serait moins embarrassé pour pourvoir au remplacement de M. Guillaume, s'ils le pouvaient faire parmi les écrivains de l'un et l'autre sexes ? Sans doute, dans son ensemble, l'Académie est misogyne. Elle ne verrait pas sans déplaisir qu'un « jupon », fût-il à palmes vertes, vint rompre, aux séances solennelles, l'harmonie des longues rangées de pantalons à bandes. Et ce serait avec stupeur que l'on entendrait, sous la haute voûte de la Coupole, une voix douce et aigrette de femme prononcer l'éloge d'un Immortel défunt !

» — Mais, affirme M. Henry Houssaye, si nous nous en tenions à la lettre des règlements, aussi bien des statuts de 1635 que de la loi de 1816, nous devrions ignorer jusqu'au sexe des candidats, jusqu'à leur nom s'ils le cachent d'un pseudonyme, et ne nous prononcer que sur leurs œuvres. Les « visites » sont antistatutaires : elles seraient même une clause d'exclusion, d'après l'article 15 de la loi de 1816, qui nous régit encore.

» Et, cependant, M. Jules Claretie invoque un article de ce même règlement, — que j'ai vainement cherché, — et qui se prononcerait nettement contre l'admissibilité des femmes à l'Institut. Si le règlement est muet sur la question, l'usage y a pourvu. Or, ce serait un coup d'Etat académique que d'aller, maintenant, contre l'usage. Ce coup d'Etat, nos Immortels ne semblent pas encore disposés à l'accomplir. Pour quelles raisons ? M. Gebhart, avec la franchise et la finesse qui le caractérisent, a résumé l'opinion de la majeure partie de ses confrères :

Deux coqs vivaient en paix...

» Et c'est ainsi que l'Académie française, par amour de la tranquillité, et par respect des traditions ancestrales qui lui assurent cette tranquillité, refuse d'ouvrir — comme dit M. Brunetière — « son sein aux dames », bien qu'elle estime que leurs talents soient dignes d'elle et capables même d'évincer la concurrence masculine. Sur l'initiative d'un journaliste, elle en élit une, — mais c'est pour la laisser dans l'antichambre...

» L'antichambre académique, c'est déjà une terre promise où ne fréquente pas qui veut. M. Pingard y exerce une police sévère. Les profanes ne doivent pas y venir troubler le repos des académiciens qui, dans le marbre, ont enfin conquis l'immortalité. Sous l'œil atone de Chateaubriand, de Sainte-Beuve, de Volney et de mille autres, qui furent de l'Académie entre 1635 et 1905, M^{me} Arvède Barine y fera des stations profitables. C'est une sorte d'*in pace* de la gloire : l'ombre et le silence, une forte odeur de poussière et de vétusté, y enseignent une philosophie sceptique et désabusée. Et M^{me} Arvède Barine — qui comprend la philosophie de l'histoire et qui a su restituer, en leur vie propre, certains héros de l'épopée française — saura encore saisir la subtilité de cette philosophie-là. Au surplus, c'est de l'Histoire encore, qui sommeille dans ces corridors austères, et, cette Histoire, M^{me} Arvède Barine tentera peut-être d'en sonder le mystère et de nous la conter.

» En vérité, je vous le dis, l'antichambre de l'Académie est, pour l'historien et pour le philosophe, un lieu de délices, — le séjour des élus, le Paradis, — et l'Académie n'est, en somme, que le Purgatoire. »

Et, maintenant, en regard du suffrage académique, je place le suffrage populaire. Ils ne sont pas tout à fait d'accord. J'ai reçu, en tout, 1,559 bulletins de vote.

Daniel Lesueur, notre éminente collaboratrice, présidente de notre *Concours de prose*, tient la tête avec 612 voix.

Viennent, ensuite, Gyp, Séverine, M^{me} Daudet, Arvède Barine, Jean Bertheroy, M^{me} Catulle Mendès, M^{me} Adam, la comtesse de Noailles, avec des chiffres variant entre 300 et 100 voix...

Puis, une infinité de voix s'éparpillent sur J. Marni, Myrriam Harry, Mathilde Alanic, Adrienne Cambry, M^{me} Flammarion, Guy de Chantepleure, etc...

Quant à Cousine Yvonne, elle a obtenu un tel nombre de suffrages qu'elle ne veut l'attribuer qu'à la galanterie de ses cousins et à l'affection de ses cousines.

M^{me} de Régnier et Judith Gautier, malgré leur grand talent, n'obtiennent qu'un nombre de suffrages assez réduit. M^{me} Arvède Barine elle-même n'arrive qu'au cinquième rang. Et ceci prouve que leur belle réputation littéraire n'a pas encore pénétré profondément dans la masse du public.

En résumé, nous pouvons considérer que mon petit plébiscite nous vaut deux académiciennes : l'une désignée par l'aréopage de l'Institut, Arvède Barine; l'autre, Daniel Lesueur, par la voix du peuple. *Vox populi, vox Dei.*

Nous leur envoyons nos félicitations bien sincères...

Le croiriez-vous? Quelques abonnés se sont déjà préoccupés du costume que porteraient les académiciennes. L'un d'eux nous en donne, par avance, le modèle...

Le costume de l'académicienne serait un costume tailleur en drap vert sombre, soutaché de palmes d'un vert plus tendre; deux rangs de palmes, formant guirlandes, au bas de la jupe.

Le corsage, à longues basques, soutaché de palmes également; un seul rang, autour du cou, des parements et des basques; en un mot, faisant le tour du corsage.

Le chapeau? Mon Dieu! je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il soit de même forme que ceux de nos Immortels; un peu moins volumineux, plus léger et orné de la même façon.

CHARLES MARIOTTE.

Ceci est, sans doute, un peu prématuré.

Be Opération financière :

— Mon cher ami, vous qui êtes si riche, voulez-vous faire une bonne action?

— De quoi s'agit-il?

— De prêter un louis, un pauvre petit louis, à un de mes amis.

— Il en a donc bien besoin?

— Oh! oui..., c'est pour me le rendre...

SERGINES.

PETIT MÉMENTO

EXAMENS ET CONCOURS. — Le 13 avril, au ministère des affaires étrangères, concours pour l'admission dans les carrières diplomatique et consulaire. — Le 15 avril, clôture du registre d'inscription des candidats au concours pour l'auditorat à la Cour des Comptes, qui aura lieu le 15 juin 1905. — Le 15 avril, clôture du registre d'inscription des candidats au concours qui aura lieu, le 15 mai, à la maison départementale de Nanterre, pour l'admission à sept emplois d'interne en médecine et en chirurgie.

EXPOSITION. — Le 15 avril, au Grand Palais des Champs-Élysées, ouverture du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.

ÉLECTION. — Le 9 avril, élection sénatoriale dans le département de Vaucluse, pour le remplacement de M. Béraud, sénateur, décédé.

DIVERS. — Le 12 avril, clôture du Concours Hippique de Paris.

TIRAGES A LOTS. — Le 15 avril, Ville de Paris 1869 (200,000 francs); Ville de Marseille 1877 (100,000 francs); Obligations Panama (500,000 francs). — Le 11 avril, Foncières 1903 (100,000 francs).

MÉMOR.

LE LIVRE DU JOUR

Voyages au Maroc

(1899-1901)

La capture de M. le marquis de Segonzac par les Maures, survenant en un moment où les affaires du Maroc sont l'objet de si ardent polémiques dans toute la presse continentale, a soulevé, en France, la plus vive émotion. Le nouveau voyage de M. de Segonzac au Maroc n'avait pas seulement, en effet, une importance capitale au point de vue de l'exploration du pays. On en attendait les meilleurs résultats au bénéfice de notre « pénétration pacifique » dans les territoires les moins connus du Maghzen. Il nous a paru intéressant, en la circonstance, de détacher du très important ouvrage (A. Colin, éditeur) où le vaillant explorateur a rapporté, naguère, ses premières impressions d'Afrique, quelques fragments caractéristiques sur les mœurs bizarres et les cauteleux procédés des indigènes dont il vient d'être victime :

I. — UNE HISTOIRE DE TRAHISON

Nous allâmes, vers le soir, demander l'hospitalité au cheik El-Hadj-Bihi-Genouni, à la nzaba Argana.

Ces nzaba jalonnent les routes officielles du bled El-Maghzen. Les voyageurs y trouvent, moyennant rétribution, un abri, quelques vivres et de l'orge.

L'accueil qui nous fut fait, ce soir-là, est un des mauvais souvenirs de notre voyage. Le cheik, mis en défiance, je ne sais pourquoi, nous refusa l'accès de sa nzaba et nous laissa dehors. La pluie commençait à tomber, la nuit était très noire, des gens rôdaient autour de nous avec des allures inquiétantes. Sidi Mrri, mon nègre, nous avait quittés sous un prétexte quelconque et ne reparaisait pas; notre guide s'était éloigné dans la montagne, prétendant qu'on nous attaquerait si nous restions groupés. Vers dix heures, un serviteur vint, un falot à la main, nous prier de pénétrer dans la nzaba. Tout d'abord, nous crûmes à un piège, encore que tant de précautions pour s'emparer de deux hommes parussent improbables. Mais le cheik vint lui-même, nous fit servir un plat de couscous et se mit à manger avec nous. Dès lors, nous n'avions plus rien à redouter. On se mit à bavarder : l'intention évidente de nos hôtes était de nous détourner de notre voyage. On nous conta force histoires de brigands : La route était coupée... Hier encore, des caravaniers y avaient été pillés... Les Houara avaient attaqué un détachement de cavaliers du sultan... Notre mérite n'était pas grand de mépriser tous ces dangers : nous avions rencontré, quelques heures auparavant, de pacifiques voyageurs, qui nous avaient fait le plus rassurant tableau de la sécurité du chemin. Miliari le conta en riant, et ce fut une hilarité générale chez ces grands enfants.

On nous fit des confidences : notre venue avait été annoncée par un rekass; on avait résolu de nous arrêter. Sidi Mrri, pris de peur, nous avait trahis pour se sauver; on savait parfaitement qui nous étions et où nous voulions aller.

Mais la trahison de notre nègre avait produit un revirement complet dans les intentions des Ida ou Ziki, car, si ces Berbères sont très capables de piller un voyageur, ils n'accepteraient pas de commettre une trahison avec la complicité

d'un autre nègre, c'est-à-dire d'un esclave.

Voici donc ce qui fut décidé : Puisque notre volonté d'aller au Sous était formelle, le cheik ne nous en empêcherait pas, il nous y aiderait même, — moyennant salaire, la chose va de soi. Il nous donnerait trois compagnons : son frère, El-Hassen; un de ses amis, Mohammed, et un Houara d'un village voisin. On nous fit la leçon pour nous mettre en garde contre certains obstacles et on convint de partir le lendemain, dès l'aube.

J'ai conté cette petite aventure parce qu'elle montre ces Chleuh sous leur véritable jour : accueil effrayant, aspect peu rassurant, instinct pillard, avec un fond de droiture chevaleresque et beaucoup d'enfantillage.

II. — UNE FANTASIA DANS LE DÉSERT

Une salve annonçant l'aurore a mis tout le monde sur pied. La fête a préludé par des fantasias. Tous les cavaliers, de vingt kilomètres à la ronde, sont accourus pour exécuter, devant le chérif, le « jeu de la poudre et des chevaux ».

Nous aussi, nous fêtons le Mouloud. Et, pour répondre à la politesse des Beni Mgild, nous avons sorti nos housses de parade en velours émeraude ou cramoisi et nos lourdes brides lamées d'or. Nos fantasias à la mode rifaine font sensation et notre poudre couvre la voix des fusils Traber.

Chaque contrée a sa fantasia, chaque cavalier brode à sa guise sur les usages de sa contrée. On peut, cependant, formuler une règle générale, et voici la fantasia marocaine telle qu'elle me fut enseignée :

Le cavalier vient seul, au pas, ou galopant sur place, dressé sur ses étriers.

Il rejette le burnous en arrière et lève à bout de bras, au-dessus de sa tête, le fusil qu'il porte vertical. Les rênes sont tenues de la main gauche, le bout des rênes (1) dans la main droite.

Le cavalier se rassied et part au galop très rassemblé. A demi enlevé sur les étriers, assis sur la palette, il décrit, avec son fusil, deux brisées : une à gauche, puis une à droite, qu'il termine en posant le fusil sur l'épaule droite.

Il se rassied ensuite un instant, puis, brusquement, il redresse le fusil haut, pousse un cri et lâche son cheval. Peu important, alors, les pierres roulantes, les trous; peu importe que le cheval se dirige droit sur la foule... Le cavalier saisit, des deux mains, son fusil à la poignée, les pouces tournés vers le corps, appuie la crosse sur sa poitrine et galope ainsi, la tête renversée en arrière, les coudes le plus en l'air possible, le canon du fusil au-dessus des oreilles du cheval.

En arrivant à la place d'honneur, devant les spectateurs, il pousse un rugissement, ressaisit son fusil d'une façon normale et lance son coup de feu, soit en avant, soit en arrière, couché sur l'arçon ou ployé à la renverse.

Par deux, par dix, par trente quelquefois, la fantasia reste identique. Tout l'art est dans l'ensemble des cavaliers, dans l'unisson des chevaux. L'idéal est d'arriver « en muraille » et de tirer « comme un seul fusil ».

III. — UNE SÉANCE D'AÏSSAOUA

Pendant que les cavaliers faisaient porter la poudre, deux bandes d'Aïssaoua sont venues, avec bannières et reita, donner une

(1) Les rênes berbères se terminent en fouet, par une unique lanière très longue.

séance au chérif. Ce sont des foqra (affiliés) du Tafilelt, qui vont à Meknès prier sur la tombe de Si Mhamed ben Aïssa, fondateur de leur ordre. Les nègres sont en majorité; il y a quelques femmes; on me montre une petite fille qui n'a pas huit ans.

Tous ces pauvres détraqués, épileptiques, convulsionnaires, nous ont donné le répugnant spectacle de leurs hystéries mystiques. On a dû doubler la garde du camp, tant leurs transports sont, parfois, redoutables.

Il n'est personne qui n'ait assisté à leurs affreux exercices, qui tiennent de la jonglerie et du prodige. Ceux-là n'ont pas l'outillage de leurs frères d'Algérie et de Tunisie. Ils ne brûlent pas de parfums forts dans des cassolettes; ils n'avaient ni clous, ni verre cassé; ils n'ont ni poignards, ni lances; mais ils sont autrement furieux et plus dangereux pour les spectateurs.

Ils sautent côte à côte, à pieds joints, avec une singulière flexion des genoux et des reins, un balancement de tête affolant, et cette répétition caractéristique du nom d'Allah, pendant que le tara et le reïta font rage. Les moqaddems les ont formés sur deux rangs, dos à dos. De loin en loin, la musique s'arrête, et les danseurs, inconscients, continuent mécaniquement, et comme malgré eux, leurs flexions et leurs invocations.

Ils se croient métamorphosés en bêtes; les uns mugissent et lancent des coups de griffes dans le vide, d'autres bondissent à quatre pattes; un nègre, qui se croit transformé en chameau, broute gloutonnement, de sa bouche sanglante, des cactus épineux; un autre se croit panthère et se jette sur une spectatrice (1); un autre, encore, a ramassé un bloc de grès et s'en est frappé si furieusement le ventre et la tête qu'on a peine à le ranimer. Sans cesse, il se produit des crises d'épilepsie ou d'hystérie, des convulsions folles. Les moqaddems se précipitent, emportent la victime, ou terrassent le furieux.

Ce spectacle horrible est accompagné d'une ritournelle étourdissante, térébrante, martelée de coups de tara toujours plus rapides, plus trépidants, qui donnent le vertige.

Cette musique exerce un effet d'hypnose sur les foqra. Un de nos serviteurs les plus dévoués, les plus tranquilles, un grand nègre soudanais d'une trentaine d'années, est Aïssaoua. Du plus loin qu'il entend le reïta de ses coreligionnaires, il devient fou, il accourt sous ma tente ou sous celle du moqaddem, supplie, en pleurant, qu'on lui bouche les oreilles, qu'on l'ensevelisse sous des couvertures, qu'on le retienne. Au bout d'un instant, il se relève, les yeux démesurément ouverts, sous l'empire d'une véritable fascination hypnotique, bouscule ceux qui l'entourent, rejette ses vêtements, court se joindre aux adeptes et travaille plus follement qu'aucun d'eux, jusqu'à ce qu'il tombe. Car il faut, disent les Aïssaoua, que le Khouan (2) finisse par tomber de délire ou de fatigue; sans quoi il porterait, le lendemain, la peine de ses pieuses fureurs. C'est pourquoi les séances se prolongent, quelquefois, indéfiniment autour d'un unique spectateur plus résistant que ses frères.

Le comble de l'horreur fut le repas de ces fauves. Mouley-Ali leur fit donner un

mouton vivant. Un moqaddem l'égorgea et bondit en arrière.

Ce fut, alors, une nuée insensée de tous ces malheureux sur cette bête pantelante. En un clin d'œil, elle fut déchirée, écartelée; des débris d'entrailles volèrent; chacun mordait à pleines dents dans ces chairs fumantes, tirait à poignée des lambeaux de viande; la petite fille lapait des flaques de sang, une femme arracha un œil et le mangea.

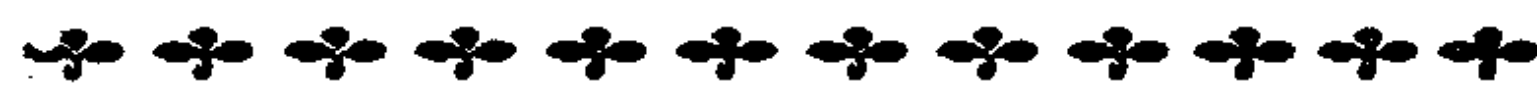
Rien ne peut donner une idée de cette scène immonde, écœurante, révoltante.

Une demi-heure plus tard, les foqra, barbouillés de sang, avaient repris leur danse, coude à coude, sur deux rangs qui se tournaient le dos; chacun brandissait un débris du mouton, un os sanglant, ou un morceau de peau, et, par instants, le mordait encore rageusement...

Après le repas du soir, qui fut servi fort joyeusement, au clair de la lune, les Braber ont fait un haïdouz, les Aïssaoua ont repris leurs convulsions et leurs hurlements.

Ces deux scènes nocturnes, pareillement empourprées du reflet des grands feux de arâr, offrent un contraste violent: d'un côté, le rire pâmé des danseuses, les figures épanouies des spectateurs; de l'autre, les rugissements de fureur des Aïssaoua, le rictus de ces pauvres faces nègres grimaçantes, fendues comme le masque antique.

Marquis DE SEGONZAC.



Poèmes de France et d'Italie



M. de Nolhac, en même temps que l'historien que vous connaissez, est un poète infiniment délicat. Nous détachons, du volume qu'il vient de rééditer, ce beau sonnet :

LA COUPOLE

Par un effort dernier, sentant la mort venir,
Michel-Ange s'est fait porter au Janicule
Pour voir encore, aux feux derniers du crépuscule,
Le temple inachevé qu'ouvrira l'avenir.

Bientôt, sur les piliers qui le vont soutenir,
Colosse mis debout par un nouvel Hercule,
Le dôme montera que son rêve calcule
Et que ses yeux mortels ne verront pas finir.

L'œuvre, si fortement conçue aux ans débiles,
Dépasse, en majesté, Moïse, les Sibylles,
Tout le marbre vivant que modela sa main;

Et l'espoir glorieux l'exalte et le console,
Lorsqu'il marque du doigt, sur l'horizon romain,
La place où doit régner l'éternelle Coupole.

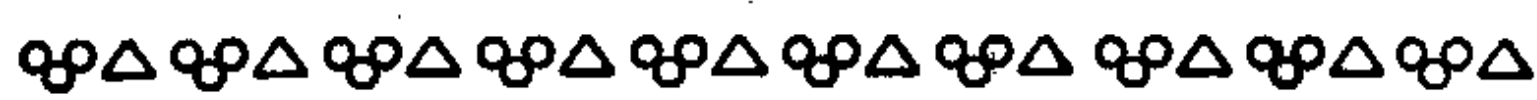
PIERRE DE NOLHAC.



Vision

A l'or blond des blés mûrs que les faux ont fauchés
Et qui sont, sur le sol, comme des morts couchés,
Des fleurs mortes, comme eux, mêlent leur teinte rouge,
Et j'ai la vision, dans l'ombre où rien ne bouge,
Que des épis, soudain, se dressent, gémissant,
Et que, de leur blessure, il s'échappe du sang!

GRENET-DANCOURT.



Prière d'adresser toutes les communications relatives à la rédaction des Annales à M. ADOLPHE BRISSON, directeur, rédacteur en chef.

Les autres communications (abonnements et mandats) doivent être adressées à M. l'Administrateur des Annales.

Causerie Théâtrale



Eléonora Duse

dans la Dame aux Camélias et dans Magda (1)

Ce que M^{me} Duse a fait de la Dame aux Camélias est assez inattendu, si l'on se reporte au texte complet de la pièce, mais est charmant en soi. Elle a totalement oublié que Marguerite Gautier est, après tout, une fille, et une fille de luxe. Que M^{me} Duse néglige de se farder et dédaigne même de teindre les fils blancs que la maturité commençante a mêlés à ses épais cheveux noirs, cela ne manque pas de bravoure, cela veut dire: « Il faut m'aimer comme je suis », et cela se peut admettre sans trop de difficulté dans la plupart des rôles, bien que nos yeux soient habitués, chez les comédiennes, à l'artifice du fard, et que la lumière dévorante de la rampe le réclame en quelque mesure. Mais la Dame aux Camélias, au moins dans les deux premiers actes, est une dame qui se doit maquiller professionnellement. En ne le faisant pas, M^{me} Duse croit être plus vraie et viole, par ce scrupule même, la vérité de son personnage.

Mais c'est qu'en effet elle ne semble pas du tout concevoir Marguerite comme une courtisane. Elle en fait, dès le début, une douce et tendre amoureuse, à qui elle prête l'aspect — comment dire? — d'une grisette extrêmement distinguée et un peu préraphaélite, d'une grisette de Botticelli. On ne se la figure pas un instant riant faux dans les soupers, aguichant les hommes, s'appliquant à leur manger beaucoup d'argent, ni faisant aucune des choses qui concernent son état. Presque tout de suite, sans combat préalable, sans défiance, sans étonnement de se sentir prise, et prise de cette façon-là, elle donne son cœur à Armand. Elle a même trouvé, pour cela, un beau geste symbolique, un geste adorable d'oblation religieuse, que Dumas fils n'avait certainement pas prévu. Bref, elle joue les deux premiers actes délicieusement, mais comme elle jouerait Juliette ou Françoise de Rimini: elle est, comme Françoise et comme Juliette, « sans profession »; elle est la Duse amoureuse, et voilà tout.

Il faut dire que, dans le texte italien, l'histoire de Marguerite Gautier est à peu près dépouillée de ce qui, socialement, la localise. C'est la Dame aux Camélias pour « tournées », la Dame européenne. L'impayable Prudence, Nichette et son petit homme, Des Rieux, Varville, Giray, Saint-Gaudens, sont réduits à l'état de fugitifs comparses. Le souper du premier acte et le baccara du quatrième sont d'une bonhomie et d'une brièveté d'opéra-comique. La « question d'argent », l'ancienne vénalité de Marguerite n'est plus que très rapidement indiquée, juste autant qu'il le faut pour que la « fable » ne soit pas entièrement dépourvue de sens. Cela est très curieux. Vous savez, n'est-ce pas? que, si la Dame aux Camélias a paru, dans son temps, profondément originale et passe pour marquer une date importante de l'histoire du théâtre, c'est par son « réalisme », par l'abondance, alors neuve, des détails familiers qui classent la dame et peignent son « milieu ».

Or, c'est cela, justement, qui a été éliminé de la version italienne et cosmopolite. Notez que, du même coup, la pièce se vide presque de sa signification morale; car, du moment qu'on nous laisse

(1) Voir les Annales du 26 mars 1905.

(1) On m'a dit, ensuite, que la raison de ce transport de fureur fut que la spectatrice avait conservé ses babouches; les Aïssaoua obligent les assistants à se déchausser.

(2) Membre de la confrérie.

oublier, ou à peu près, la condition et le métier de Marguerite, nous oublions donc aussi les raisons que peut avoir de sévir contre elle l'utile préjugé social auquel la pauvre fille est sacrifiée, puis se sacrifie. Ce n'est plus que l'aventure très touchante de deux amants très malheureux, séparés on ne sait plus bien par quoi (et de cela, d'ailleurs, on n'a point souci); quelque chose qui, en vérité, ne se distingue pas essentiellement des autres histoires populaires d'amour douloureux, de celle de Roméo et de Juliette, ou de celle de Paul et de Virginie.

Et, ainsi, il se peut que la *Dame aux Camélias* survive, non comme une pièce qui, en 1855, « renouvela » l'art dramatique, mais simplement comme une belle complainte. Elle est tout entière ramenée, dans l'adaptation italienne, aux duos de la *Traviata*. Mais, dès lors, M^{me} Duse est peut-être pardonnaible de jouer le rôle de Marguerite comme il lui plaît, et sans trop se préoccuper de nous rendre l'image d'une courtisane de ce second Empire qui, au surplus, est déjà si loin, si loin!



Je passerai vite sur le troisième acte, celui du père Duval. M^{me} Duse doit être une personne qui gouverne mal ses nerfs, et il se peut qu'elle ait eu, là, une défaillance. Du moins, accoutumés que nous sommes au jeu plus puissant, plus synthétique, plus « théâtral », de M^{me} Sarah Bernhardt, la douleur et le désespoir de M^{me} Duse nous ont semblé par trop modestes. Peut-être, là encore, a-t-elle paru moins vraie pour avoir voulu l'être trop. Il est certain que, dans la vie, les plus terribles coups se reçoivent souvent sans grands cris ni grands gestes, ni débordement de larmes ou fracas de sanglots; mais nous croyons, soit par habitude, soit même par un assez bon raisonnement, que les conditions de la représentation dramatique veulent, même dans le jeu le plus sincère, quelque ramassement et quelque exagération. M^{me} Duse n'a eu d'expressif, à cet endroit, que son visage fiévreux. On n'a pas trouvé que ce fût assez. Ou plutôt, ayant dès le commencement conçu Marguerite comme une petite fille aimante et douloureusement douce, elle est restée fidèle à son idée; elle a ployé, sous la parole de M. Duval, représentant de la Société et de la Loi, sa faiblesse effarée d'oiseau, comme sous une fatalité trop évidemment insurmontable. Elle ne s'est pas défendue; et sa douleur, se sachant impuissante, n'a pas fait assez de bruit. Elle a mué Marguerite Gautier en Grisélidis. Et, comme cela les changeait un peu trop, quelques-uns l'ont prise pour une pensionnaire grondée par un vieux monsieur très imposant.

Cette passivité fait qu'on est d'abord un peu surpris du cri — approuvé par le maestro Verdi, et cela nous inquiète — que M^{me} Duse se permet d'ajouter à la fin du quatrième acte. Mais c'est que, précisément parce qu'elle n'est qu'une douce créature très impressionnable, si elle a pu, Armand n'étant pas là, demeurer comme paralysée devant le père, il lui est impossible, même après son sacrifice une seconde fois consommé, de rester muette sous le mépris et l'insulte de celui qu'elle aime, puisqu'il est là, et qu'elle le voit et qu'elle l'entend. Et c'est pourquoi elle jette, au travers des imprécations du jeune homme, un *rescendo* éperdu de « Armando! Armando! Armando! » dont ne s'était point avisé Dumas fils.

Ces cris, pour sentir le *finale* d'opéra, n'en sont pas moins vrais en leur place. L'invention, toutefois, en semble hasar-

deuse quand on y réfléchit; on craint que ce trop naturel: « Monsieur le bourreau, ne me tuez pas! » ne soit contradictoire à l'héroïsme antérieur de la victime, et l'on s'étonne que, si faible et si épouvantée, elle n'ajoute pas, malgré elle:

— Je t'ai menti tout à l'heure!

Mais, enfin, c'est là la seconde trouvaille de M^{me} Duse.

Et voici sa troisième trouvaille, beaucoup plus heureuse, et que M^{me} Sarah Bernhardt ne se cache point de lui avoir empruntée. Au dernier acte, lorsqu'elle va chercher, sous l'oreiller, la lettre d'Armand pour la relire, elle en parcourt des yeux les premières lignes, puis en récite le reste sans plus regarder le papier, car elle la sait par cœur. Et M^{me} Duse meurt délicieusement, d'une mort plus plaintive, plus enfantine, plus blottie sous les couvertures, plus couchée, plus minutieusement « vraie », moins hardie, moins singulière, moins saisissante que la mort verticale de M^{me} Sarah Bernhardt.

Et, je le dis une fois pour toutes, je ne rapproche point ces deux grandes artistes pour leur donner des rangs, car il n'y a point de commune mesure entre leurs deux « génies ». Tout ce que je crois entrevoir en ce moment, c'est que « la nôtre » est plus souveraine, a plus de ce qu'on appelle le style, et nous secoue plus fort quand elle le veut, mais que l'Italienne s'insinue plus doucement et plus mystérieusement.

M^{me} Duse a apporté le même charme insinuant dans *Magda*. Elle est rentrée chez le père Schwartz, non point, comme faisait M^{me} Sarah Bernhardt, en fastueuse et capricieuse et bruyante reine de théâtre, mais en petite Allemande sentimentale et gaie.

Et il est vrai que, en atténuant l'allure de révolte et l'air de bohème du personnage, elle nous a rendu moins invraisemblables les naïves illusions et les exigences de l'ineffable colonel. Mais tout à coup, de quel art supérieur, semblable à la nature même, avec quelle sincérité, avec quelle intensité, et pourtant sans théâtrale violence, elle a joué la scène où elle dit son fait à ce pleutre de Keller! Quelle navrante ironie! quel désenchantement à fond! et de quel haut-le-cœur elle vomissait l'homme et l'amour!

Voilà tout ce que je puis dire maintenant.

JULES LEMAITRE,

de l'Académie française.



PAGES OUBLIÉES



Puisqu'on vient de fêter l'éminent historien Albert Sorel, ce nous est une occasion agréable de reproduire l'une des plus fines et des plus spirituelles pages qu'il ait écrites sur l'indiscrétion et son utilité dans l'histoire:

L'INDISCRET

UN personnage et un défaut divertissants, dangereux, profitables: divertissants pour les gens qui n'ont rien à perdre que leur temps, dangereux pour ceux qui ont quelque chose à garder, au moins leur réputation, profitables à ceux qui vivent des imprudences et mésaventures d'autrui, de l'inspecteur de police qui les recueille, toutes crues, à l'historien qui en fait le dessert de sa table. Chroniqueurs, romanciers, historiens, tous travaillent pour le divertissement du public, l'indiscret vorace et insatiable, qui se repait de l'indiscrétion de tous.

Je prends le mot au sens courant: la personne qui dit ce qu'elle devrait faire ou place mal à propos ce qu'elle a mission de répandre. Le caractère se complique de l'importun, du fâcheux, du brouillon, du « gaffeur ». Il s'arrête à la trahison, mais tout juste, à la trahison préméditée, car l'autre, l'inconsciente, c'est son élément même, et il y barbote. Au fond, l'envers du savoir-vivre, le contraire du galant homme, l'antipode de l'ami sans épithète et de l'amoureux de tout repos. S'il voyage, en bonne fortune, soyez sûr qu'il encombre le couloir du sleeping, qu'il descend à toutes les stations afin de parler au téléphone, et, à peine débarqué dans la ville, se pose, à tous les carrefours, devant l'objectif du photographe.



L'indiscret en prend à son aise au théâtre. C'est qu'il s'y trouve chez soi. Il est le théâtre même. Le théâtre n'est qu'une indiscrétion mise en scène et, de toutes les conventions dramatiques, c'est peut-être celle qui porte les autres. Tragédie, comédie, vaudeville, les personnages ne font autre chose que de trahir eux-mêmes leurs propres secrets ou de trahir ceux d'autrui. Les classiques, sans artifice, usaient du confident. Les romantiques, épris de vérité, y ont substitué le monologue. Le confident est « pompier », mais le monologue est « burgrave ». L'ingénieuse Scandinavie a inventé l'indiscrétion allégorique; les hôtes du Walhall ont l'indiscrétion mythique et cataclysmique; sous cette forme, elle retient mes préférences: le verbe, ingrat et exigeant, s'absorbe dans la polyphonie splendide, et, personne ne le saisissant, chacun peut interpréter la musique comme il veut. Pour revenir à terre, et dans la comédie de mœurs, quel est l'emploi d'un M. de Ryons, la carrière d'un Olivier de Jalin, sinon l'emploi d'un indiscret et une carrière d'indiscrétion, — celle d'un confesseur à rebours, qui convertit, corrige, console, réconcilie les gens en usant et abusant du secret que l'autre, le confesseur à confessionnal, a pour devoir de garder?

Au moins, ils sont gens du monde et de bonne compagnie. Mais quels goujats orageux que les indiscrets du drame, et, en tête de la lignée, Antony, qui les balaie tous de son geste, les assourdit de ses imprécations:

« Que, trahi dans mes espérances les plus divines, blasphémant Dieu, l'âme déchirée et le cœur saignant, j'aie me rouler au milieu de la foule en leur disant: « Oh! mes amis, pitié pour moi! » pitié! je souffre bien, je suis bien malheureux! » Ils diront: « C'est un fou, c'est un insensé! » Et ils passeront en riant!... »

Ce forcené hurle ses confidences, comme le chien aboie à la lune. C'étaient les accents du siècle, en sa trentième année, à cet âge où la lyre des solitudes s'accordait à la trompette aux réclames, en concertos prodigieux. Quel opéra d'Italie, quels duos à la Donizetti que ceux des *Amants de Venise*; quels éclats à briser les vitres, si ces virtuoses, exaltés et avivés, n'avaient eu la précaution d'ouvrir les fenêtres toutes grandes, afin de lancer aux passants les fanfares de leurs invectives et les harmonies déchirantes de leurs sanglots!



Le moi est haïssable, déclare le philosophe chrétien, haïssable pour son indis-

création; et c'est, précisément, ce qui le rend savoureux à la curiosité humaine. C'est le succès du lyrisme, détrôné vers 1860, c'est le succès du roman psychologique qui lui a succédé, et, sous l'un et l'autre règnes, la vogue de la critique avertie et du commentaire documenté. A vrai dire, de tant de volumes triomphants, nous ne goûtons plus guère que la note et l'illustration. Quel nom portait Elvire, de quelle couleur ses cheveux, de quelle année son âge et de quelle mine son mari? Où le parc d'Olympio, sur quelle rive de la Bièvre et quelle amante y rêva? De quel corps de ballet les sylphides de René? De quel paradis d'opéra toutes ces chutes d'anges aux ailes mouillées de pleurs? Redoutable retour des choses du Parnasse, on ne lit plus le livre, que l'on s'occupe encore des aventures de l'auteur; on néglige ses vers, où il a mis son génie, pour les lettres où il n'a mis que ses sens, ses querelles, ses passions, ses misères, et rarement son cœur.

C'est de l'histoire. L'histoire est la grande indiscreète; l'indiscreète du grand monde, quand elle n'est pas le bas bleu de la petite indiscreète. J'en suis confus, mais il faut que je le confesse et me confonde en ma contradiction. Je recherche les indiscrets dans le passé avec autant d'empressement que je les fuis dans le présent.

— Auriez-vous publié ces lettres, si vous en aviez été le depositaire? me disait une femme très sage, à propos d'une correspondance très intime, dont je parlais avec ravissement.

— Non, certes! mais, puisqu'un autre les a imprimées, j'en profite et ne m'en fais point scrupule.



Toutefois, prenons-y garde, notre gourmandise trouvera sa limite en soi-même et son correctif en ses raffinements.

Le « document humain » est un produit qui se falsifie aussi bien que les autres, plus aisément même, car il n'y faut, pour toute matière première, qu'une plume, un peu d'encre et du papier. L'offre, en cette industrie sans mise de fonds, sera toujours supérieure à la demande. J'en vois déjà le marché s'encombrant et l'encombrement tournant à la crise. Mais cette conséquence, d'ordre économique, n'est point le plus fâcheux de l'affaire. La surproduction de l'apocryphe ne serait qu'un demi-mal; le mal tout entier, — et, je le crois, inévitable, — c'est la dégradation de l'authentique.

A voir l'indiscreète entrée de plus en plus dans les habitudes, on s'en fait une seconde nature. On s'en méfie et, du même coup, on s'efforce de la prévenir ou de la tourner à son profit. La réputation est une seconde vie, disait un connaisseur d'hommes; on ménage sa réputation d'outre-tombe autant que sa réputation d'en deçà. On se fait l'indiscreète de soi-même. Pour se garder des indiscreètes posthumes, on dispose, de son vivant, les dossiers de l'indiscreète. On combine son journal pour la publication après décès, même avant.

La femme prudente n'écrit rien, — n'avouez jamais! L'homme habile, s'il est forcé d'écrire, accommode ses lettres, surtout les plus confidentielles, qui seront les plus recherchées. Il en ira, il en va, je l'imagine, de la correspondance privée, comme, depuis longtemps, de la correspondance politique, que l'on compose en vue des interceptes, disait-on au siècle de Voltaire et de Frédéric, en vue, tout au moins, de la littérature de couleur et d'Etat, des livres violets, indigos, bleus,

verts, jaunes, orangés, rouges, tout le prisme et tout l'arc-en-ciel des chancelleries. Il ne sera plus d'épanchements qu'avec une arrière-pensée d'édition, d'effusions qu'avec la préoccupation du phonographe.

Le public exige de l'authentique: on le sert selon son goût; le public se croit connaisseur et se flatte de critique: on lui produit les signes de l'authenticité. On lui fournit l'authentique truqué par l'auteur même, cuisiné tout exprès pour la table d'hôte, assaisonné pour le cabinet particulier. Si la sincérité disparaît dans les écrits, la sûreté dans les relations, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Si l'indiscreète vous semble incommode et l'indiscreète dangereuse, éconduisez l'indiscreète, écartez l'indiscreète; débarrassez-vous de l'homme, oubliez le propos. Remède de La Palice! soit; mais il guérit toujours et il n'y en a pas d'autres. Seulement, personne ne se résigne à en faire l'expérience.

ALBERT SOREL,
de l'Académie française.



REVUE DES LIVRES



Histoire, Morale, Philosophie



LA PHYSIOLOGIE DE FLAUBERT

Ce livre était à écrire et par un médecin. Il a été écrit et c'est un médecin qui en est l'auteur, et ce médecin est très intelligent. Tout est au mieux.

M. le docteur Félix Dumesnil a présenté comme thèse, à la Faculté de médecine de Paris, non pas une brochure, comme les camarades, mais un « juste volume » de trois cent soixante pages intitulé: *Flaubert, Son Hérité, Son Milieu, Sa Méthode*, c'est-à-dire Flaubert considéré au point de vue scientifique.

Dans une première partie, l'auteur considère Flaubert en sa complexion. — Dans la seconde, il le considère en tant qu'ayant gardé beaucoup, même dans son talent, des influences qui ont pesé d'abord sur lui et comme ayant multiplié, dans ses œuvres, les portraits de médecins et les peintures absolument exactes de maladies et d'opérations. — Dans une troisième, enfin, beaucoup plus hasardeuse, il le considère comme ayant subi, même en sa méthode littéraire, les influences de la méthode scientifique, dont il avait été comme pénétré, ce qui, du reste, est très contestable, pendant sa jeunesse.

Je tiens la troisième partie de ce volume comme extrêmement intéressante en soi, quoique reposant sur une base frêle; je tiens la seconde comme excellente, aussi bien en son fond qu'en ses développements, et je ne m'attache qu'à la première, qui est la plus originale et qui nous manquait, pour en causer avec vous.

Autrement dit, si vous voulez, Flaubert, dans la seconde et dans la troisième parties, est surtout examiné comme *médecin* et, dans la première, il est examiné comme *malade*. C'est ce qui est moins connu et c'est sur quoi il a été dit des sottises; c'est à quoi je m'attelle.



Tout le monde a été frappé du mélange, — et, pour mon compte, j'ai été jusqu'à dire de l'alternance, — chez Flaubert, du « romantisme » et du « réalisme ». Ceci est devenu un lieu commun de la critique.

M. Dumesnil n'est pas d'un avis différent; mais il s'essaye à trouver les causes profondes de ce dualisme, et il les trouve, d'une façon très vraisemblable, dans l'hérédité de Flaubert.

Gustave Flaubert est fils de deux grands bourgeois, très positifs, très réguliers, très rassis, très ordonnés, très peu artistes, aussi peu aventureux et tumultueux que possible; et, par conséquent, le réalisme de Flaubert serait attribuable à son hérédité et son romantisme à sa date de naissance (1821) et à ses fréquentations de jeunesse.

Oui; mais, s'il vous plaît, remontons et il est certain qu'il convient de remonter. Par son père, Flaubert descend de toute une lignée de petits bourgeois champenois. Famille « ascendante ». Son grand-père, petit vétérinaire; son père, médecin et grand médecin. Mais, par sa mère, Flaubert descend des de Cambremer de Croixmare, qui furent marins, explorateurs, conquistadors et vrais Vikings. Voilà le dualisme expliqué.

Et, de fait, comme son père et comme, très vraisemblablement, ses ascendants paternels, Flaubert a vécu trente ans dans la même chambre, acharné au travail régulier et méthodique; mais il a eu, très jeune, le goût des voyages et il a voyagé avec passion et enthousiasme, et il a rêvé voyages au long cours et explorations, et vie d'aventures et chasse au tigre, toute sa vie durant. Sa correspondance en fait foi en cent passages et, quelquefois aussi, ses romans mêmes. Nous voilà donc éclairés, d'une façon qui, au moins, est précieuse et qui, en tout cas, est intéressante sur le dualisme de Flaubert. Ce dualisme a, ou peut avoir, très bien sa double racine dans toute l'hérédité de Flaubert.

Il n'y a même pas là *atavisme*, il y a bien *hérédité*. Car, malgré la définition de Littré, l'*atavisme* n'est pas la « ressemblance avec les aïeux », c'est le retour, apparemment accidentel et, à première vue, surprenant, à une faculté ou propriété qui fut celle d'un ou de plusieurs ancêtres éloignés; tandis que l'hérédité est la continuation, chez les descendants, des caractères *ordinaires* de ses ascendants. Or, tous les ascendants maternels connus de Gustave Flaubert furent aventureux, jusqu'à sa grand-mère Fleuriot, qui était une Cambremer de Croixmare et qui se sauva de la maison paternelle pour suivre le jeune médecin Fleuriot, et qui fut internée pour ce fait et qui sauta par-dessus les murs du couvent pour épouser l'élu de son cœur. L'hérédité est très précise.



Et, maintenant, de quelle complexion, de quel tempérament était Flaubert? Il était athlétique, comme les Cambremer, et il était neuro-arthritique, comme son père, lequel était arthritique, nerveux, et, avec la plus grande et la plus généreuse bonté du monde, sujet à des accès de colère qui faisaient tout trembler autour de lui, dans l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Enfant, Gustave Flaubert avait peur dans l'obscurité, ce qui, du reste, est commun, à peu près, à tous les enfants; et il tombait en faiblesse tout à coup, quelquefois, en faisant sa lecture ou en étudiant sa leçon. Il fut chauve de bonne heure, signe d'arthritisme, et il eut, dès sa jeunesse, une timidité et une faculté de s'ennuyer à mourir qui, au degré où il les eut, sont des signes incontestables de prédisposition à la neurasthénie.

Cette neurasthénie devint de l'hystérie à partir de sa vingt-deuxième année.

Je dis, avec M. Dumesnil, de l'hystérie

et rien de plus, ou rien autre. Tout le monde sait que Maxime Du Camp, Pouchet, Edmond de Goncourt, bien d'autres à leur suite, ont assuré que Flaubert fut épileptique. M. Dumesnil, et c'est la partie la plus neuve comme la plus solide aussi de son ouvrage, a pris cette assertion à bras-le-corps et il l'a étouffée, et c'est tout à fait mon avis qu'il n'en reste et n'en doit rester qu'un cadavre.

Je chicanerai seulement un peu M. Dumesnil sur ceci qu'il croit et qu'il répète à satiété que Maxime Du Camp, principal auteur de cette opinion, l'a répandue par malveillance contre Flaubert. — Que, depuis leur brouille très célèbre et même depuis la réconciliation ou le replâtrage, Du Camp ne fût pas très pénétré de bienveillance à l'égard de Flaubert, c'est très possible, et je l'accorderai sans me faire prier le moins du monde. Mais pourquoi Du Camp, en répandant le bruit que Flaubert était épileptique, aurait-il obéi aux suggestions de la malveillance ? Quel plus grand déshonneur y a-t-il à être épileptique qu'à être hystérique ? Et, par conséquent, quelle plus grande malveillance y a-t-il à déclarer Flaubert atteint d'épilepsie qu'à le déclarer atteint d'hystérie ? Il n'y a de déshonneur ni à l'un ni à l'autre, et, par conséquent, de malveillance, ni à avancer l'autre ni à avancer l'un.

M. Dumesnil assure que Flaubert fut hystérique. Vais-je l'accuser de vouloir salir la mémoire de Flaubert ? Non, assurément. Dès lors, pourquoi veut-il que j'attribue à de très vilains sentiments, chez Du Camp, l'assertion que celui-ci a faite de l'épilepsie chez Flaubert ? Est-ce que M. Dumesnil établirait une hiérarchie morale entre les maladies ? Ce serait bizarre de la part d'un homme intelligent, et particulièrement de la part d'un médecin.

La vérité, ce me semble, c'est que Du Camp a dit Flaubert épileptique parce qu'il le croyait ; parce que, à cette époque, la définition et délimitation et discrimination des maladies était moins précise et rigoureuse qu'elle n'est aujourd'hui ; parce qu'en particulier, l'hystérie masculine, relativement si fréquente, était mal connue et que même, si je ne me trompe, on n'y croyait pas ; parce qu'enfin, rien n'était plus naturel, en 1880, que de croire Flaubert épileptique, surtout quand on le croyait depuis 1843. Il ne faut donc substituer le diagnostic de l'hystérie à celui de l'épilepsie que dans l'intérêt de la vérité.



Pour ce qui est de la vérité, elle est bien, incontestablement, du côté de M. Dumesnil. Voici les faits : Le 15 octobre 1843, sur la route de Pont-Audemer à Rouen, revenant à Rouen, avec son frère Achille, Gustave Flaubert conduisait le cabriolet. C'était la nuit, nuit sombre. Aux environs de Bourg-Achard, un roulier dépassa, « déborda », comme disent les marins, sur la gauche, le cabriolet des Flaubert. Le cheval de ceux-ci fit un écart. Gustave Flaubert fut jeté sur la route et eut une crise nerveuse. Son frère le saigna. La crise passa.

Les deux frères revinrent à Rouen. Gustave eut quatre nouvelles crises dans la quinzaine. Il fut soigné irrrationnellement, selon les idées du temps. On le saigna à force et on lui imposa un régime anémiant. Les crises cessèrent après son voyage en Egypte qui, au contraire de la précédente, était une excellente médication. Elles revinrent très irrégulièrement jusqu'au commencement de sa vieillesse. Quand il mourut, à cinquante-huit ans et

cinq mois, il n'en avait plus depuis huit années.

Ces crises consistaient en ceci : sensation d'*aura*, de souffle étrange sur le visage ; sensation de lumière jaune dans un œil, puis dans un autre ; angoisses, pâleur progressive de la face. Tout ceci durant, quelquefois, plusieurs minutes. Puis, le malade *marchait* vers son lit, s'y étendait, attendait, puis, poussant un cri, s'évanouissait ; et, alors, convulsion et contractures des membres. Quelquefois, avant le cri et l'évanouissement, hallucination :

« Je tiens les guides. Voici le roulier. J'entends les grelots. Ah ! Je vois la lanterne de l'auberge. »

Tels sont les faits, rapportés par Maxime Du Camp lui-même. Il aurait voulu décrire l'hystérie, il ne s'y serait pas autrement pris, ni mieux.

D'abord, d'après son rapport, ce n'est pas l'épilepsie ; ensuite, c'est l'hystérie.

Ce n'est pas l'épilepsie. Flaubert serait épileptique depuis 1843, c'est-à-dire depuis l'âge de vingt-deux ans. Il serait le seul, ou presque le seul. Tous les épileptiques le sont depuis l'enfance. M. Dumesnil croit que l'on n'a relevé qu'un seul cas d'épileptique qui le soit devenu après la vingtième année, et il en est mort, de sorte que son cas, n'ayant pas été vérifié par des crises ultérieures, reste douteux.

Dira-t-on que Flaubert a pu avoir, dans son enfance, des crises épileptiques restées inaperçues ? Il a toujours vécu au milieu de médecins. Le cas de crises épileptiques non aperçues est tellement invraisemblable qu'il est quasi impossible.

Flaubert, quand il a sa crise, la sent venir pendant plusieurs minutes, avec angoisse prolongée ; et il marche vers son lit, s'y couche, attend encore... Jamais les épileptiques ne tombent comme cela. Ils tombent tout d'un coup, brusquement, instantanément, sans rien voir venir. Ils tomberaient dans un précipice ou dans le feu, s'ils étaient auprès. Ce n'est pas de l'épilepsie.

C'est l'hystérie ; tous les symptômes y sont, ou la plupart : l'*aura*, la pâleur progressive, l'angoisse, croissante elle-même et assez lente, l'hallucination, le cri, l'évanouissement, la convulsion et la contraction. Et, ici, les observations de Flaubert sur lui-même confirment les observations de Maxime Du Camp et contredisent ses conclusions. Flaubert se rappelle sa jeunesse, au cours de laquelle « il s'ennuyait atrocement, rêvait suicide, se dévorait de toutes les mélancolies possibles ».

Il a le sentiment que, sinon pendant ses crises, du moins dans les alentours de ses crises, il a lutté contre son mal.

« Je me cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoique assiégée et battue. »

Il croit même qu'il a joué avec son mal, ce qui, s'il est vrai seulement un peu, est tout à fait caractéristique de la neurasthénie :

« D'autres fois, je tâchais, par l'imagination, de me donner facticement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démence comme Mithridate avec les poisons... »

Parlant de ces crises mêmes, il affirme, ce qu'on peut lui contester à moitié, mais dont il reste toujours quelque chose à considérer et à prendre au sérieux, qu'il n'a jamais perdu conscience :

« Il y avait un arrachement de l'âme d'avec le corps, atroce, et j'ai la conviction d'être mort plusieurs fois ; mais, ce qui

constitue la personnalité, l'être-raison allait jusqu'au bout... et j'avais toujours conscience, même quand je ne pouvais plus parler ; alors, l'âme était repliée sur elle-même comme un hérisson qui se ferait mal avec ses propres pointes. »

Cette persistance de la conscience à travers la crise, quand bien même, ce qui est probable, Flaubert l'exagérerait beaucoup, ce minimum, si vous voulez, de persistance de la conscience, ne s'applique pas du tout à l'épilepsie et s'applique mieux à l'hystérie ; et surtout, voilà le point, Flaubert n'en aurait pas eu même l'idée, même l'illusion, s'il avait été épileptique.



D'autre part, les renseignements généraux sur Flaubert, venus de divers côtés, le représentent tous, très nettement, au moins comme arthritique-neurasthénique : crises de gastralgie et d'asthme, céphalée, douleurs rhumatismales, calvitie précoce, crise de larmes, obsessions, tics, impulsions ambulatoires, etc. — Un jour, le docteur Hardy, médecin de Saint-Louis, le traita de « vieille femme hystérique ». Ce n'était qu'une comparaison, peut-être, à cette époque (et encore ? 1874), l'hystérie masculine étant peu étudiée ; mais, sous cette comparaison, pointait, pour ainsi dire, un diagnostic.

Quant à sa mort, que, bien entendu, la légende faisant son office, tout le monde attribua à une attaque d'épilepsie, elle fut une pure et simple attaque d'apoplexie. Ici, sans accuser, plus que tout à l'heure, Maxime Du Camp de malveillance, je ne me ferai pas faute de l'accuser de *littérature* et d'invention romanesque et dramatique, en un cas où il ne faut dire purement et simplement que ce qu'on sait. Voici le récit de Du Camp :

« Le 8 mai 1880, dans la matinée, Flaubert eut une crise nerveuse qu'il tenta de conjurer en aspirant de l'éther. Lorsqu'il revint à lui, la vision jaune, ce qu'il appelait la vision d'or, persista. La tête était troublée, un flot de sang envahit la face. Presque à tâtons, il se dirigea vers son divan et se coucha sur le dos. Des rumeurs bruissaient dans sa poitrine. Il soufflait avec force et essayait de parler. Au milieu des ténèbres qui l'enveloppaient, il comprit, sans doute, que sa minute suprême allait sonner ; il appela deux fois son médecin et ami Hallot. La bouche eut une convulsion. Il tourna la tête et mourut. »

Est-ce assez « chose vue » ? Est-il assez clair que Maxime Du Camp a assisté à la scène, depuis le commencement jusqu'à la fin, pendant une heure (environ, et qu'elle est restée profondément gravée dans son cerveau ? A la précision de son récit, cela ne peut faire doute pour personne. Eh bien ! il ne l'a pas vue. Il était à vingt lieues de là.

Celui qui a vu, lui, n'en a pas vu tant que cela. C'est le docteur Tourneux. Il a vu Flaubert mort, et voilà tout ; et il a diagnostiqué une attaque d'apoplexie. Voici le résumé de son récit qui, pour la première fois, paraît quelque part, ayant été recueilli par M. Dumesnil lui-même :

Flaubert était artério-scléreux. Il était d'apparence apoplectique. Il n'avait, du reste, jamais eu d'attaque, à sa connaissance du moins, et, depuis huit ans, il était en très bonne santé. Seulement, il fumait trop, et le matin, en prenant son bain, s'endormait souvent. Le 8 mai, il sortit du bain et monta à son cabinet. Une domestique l'entendit appeler. Elle

le trouva évanoui, tenant en ses mains un flacon de sels qu'il n'avait pu ouvrir et prononçant mal quelques mots inintelligibles (peut-être *Eylau*, peut-être *Hallo!*). Il perdit, tout aussitôt, complètement connaissance. Le médecin, arrivé, le trouva étendu sur une ottomane. Aucun désordre dans le cabinet. Figure bouffie, congestionnée. Pas de bave, pas de contracture. Pas de respiration apparente. Faibles battements du cœur. Sa pipe encore chaude, non fumée, à peine entamée, auprès de lui. Application d'un fer chaud sur l'estomac. Pas de réaction. L'instant d'après, le cœur cessa de battre.

C'est l'apoplexie aussi nettement accusée, je crois, que possible. Mais Du Camp avait l'obsession de l'épilepsie et, de là, la vision jaune, les convulsions de la bouche et le reste.



Flaubert a été un grand névrosé qui était sanguin, qui a souffert de sa névrose, avec des intermittences, pendant trente ans, qui en a été débarrassé, ou presque, à partir de la cinquantaine, et qui, parce qu'il était sanguin et ne prenait pas d'exercice, est mort d'apoplexie à cinquante-huit ans et demi, comme il est normal. Voilà des points acquis. La physiologie de Flaubert est, maintenant, très bien établie.

J'ai dit, en commençant, qu'autour de ce point principal, M. Dumesnil a mis toutes sortes d'autres choses très bien déduites, qui nous prouvent qu'il est aussi avisé et pénétrant comme critique littéraire que comme médecin et qui font, de son livre, un ouvrage aussi intéressant qu'il est soigneusement documenté.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.



Mouvement

Scientifique

PALÉONTOLOGIE

Paris aux Premiers Âges

Tous ceux qui ont conservé, en vieillissant, quelques notions de géologie élémentaire savent bien que l'emplacement sur lequel s'élève Paris a subi, à travers les âges, des modifications profondes. Les Parisiens marchent sur le fond des mers qui existèrent jadis. Des affaissements, des soulèvements successifs, plongèrent le pays sous les eaux ou le mirent à sec; après les océans, les vastes plaines; puis, d'immenses lacs d'eau douce; puis encore des plaines, et pendant des périodes de temps considérables; à côté des plaines, des plissements, des monticules, des vallées, des collines.

Pendant les entr'actes, au moment où le sol sortait des eaux, des animaux singuliers prenaient possession du sol, comme, beaucoup plus tard, l'homme lui-même. On a retrouvé, dans les couches profondes, des vestiges de carnassiers redoutables, d'oiseaux gigantesques, de reptiles effrayants aux formes bizarres, tels que le mososaure, le lécodon, etc., que l'on peut voir, reconstitués, dans les galeries de paléontologie du Muséum. Puis, postérieurement, après une longue période de calme, quand les derniers dépôts s'accumulèrent sur le vieux sol tant de fois bouleversé, apparurent des mammouths, des tapirs, des rhinocéros, des cerfs, des chevaux, etc. A ce moment

déjà, l'homme aussi vivait et prospérait sous un climat moins dur. Et, peu à peu, une ère de stabilité relative prit naissance. Et la vie se développa partout avec intensité. Les ancêtres des Parisiens se multiplièrent. Mais il y a de cela des milliers d'années et, en ce temps-là, on ne se doutait guère qu'une grande capitale existerait, un jour, sur un emplacement si souvent bouleversé.

Aujourd'hui encore, on retrouve des traces de ces temps disparus; on recueille, dans les terrains déposés en dernier lieu, des vestiges du travail des premiers hommes et des ossements des animaux de l'époque. Ce sont, pour les paléontologistes, de curieux spécimens qu'ils conservent avec un soin jaloux. C'est si vieux! L'autre semaine, à l'Académie des Sciences, sur la petite table installée devant le Bureau, on avait précieusement placé deux vieilles dents, que les amateurs considéraient avec respect, et elles étaient bien conservées. Ce n'étaient pas des dents humaines, mais tout bonnement des dents de mammouth et de rhinocéros. C'est M. le docteur Capitan, professeur à l'École d'anthropologie, un enthousiaste des fossiles, qui avait prié M. A. Gaudry de les mettre sous les yeux des géologues de l'Académie. Très antiques vestiges des premiers habitants de l'emplacement sur lequel s'élève la capitale de la France. Voici, brièvement, leur histoire:

Les fouilles pratiquées, en ce moment, pour l'établissement du Métropolitain, au Sud de Saint-Germain-des-Près, sous la rue de Rennes, ont atteint huit mètres de profondeur sous le pavé de la rue; on a trouvé, sur une épaisseur de deux à trois mètres, une couche de sables et de graviers quaternaires reposant sur les marnes du gypse. Ces sables et ces graviers ont leur base à environ quatre mètres au-dessous de la surface de la Seine. La nappe aquifère souterraine se trouve elle-même à environ six mètres au-dessous de la Seine. L'épaisseur de ces dépôts quaternaires va en diminuant du Nord au Sud jusqu'à atteindre zéro à la hauteur de la rue Saint-Placide.

Or, dans ces couches, M. Capitan a recueilli un certain nombre de silex grossièrement taillés, vestiges du travail humain, puis une dent de mammouth. MM. Gaudry et Boule ont examiné cette dent. C'est une dernière molaire inférieure droite, dont les lames d'émail, assez espacées, indiquent que l'animal auquel elle appartenait était un peu différent du mammouth-type. M. Thieullen a trouvé aussi, dans le même gisement, une molaire supérieure de *Rhinoceros Tichorinus*.

Il s'ensuit, naturellement, qu'au moment où se déposaient ces graviers, qui appartiennent au quaternaire inférieur, des hommes et des éléphants vivaient dans la vallée de la Seine, précisément sur l'emplacement du Paris actuel, là même où passera le Métropolitain. Autres temps, autres mœurs. C'est bien, cette fois, tout à fait de l'histoire ancienne.

Cette trouvaille suffirait pour établir l'antiquité énorme de l'homme sur ce coin de Paris. Mais il y a des précédents. On a retrouvé les mêmes vestiges un peu de tous côtés, sur la rive droite de la Seine comme sur la rive gauche, dans les alluvions sableuses du sol de Paris. En 1867, M. A. Gaudry avait déjà signalé des instruments en silex et des ossements de mammouths mammifères, à Grenelle, notamment, et sur l'emplacement de l'hôpital Necker, recueillis par Cuvier, de Blainville, Gervais, Gosse, Lortet et Christy.

Des trouvailles de même ordre furent faites par M. Martin, à Grenelle, M. Rebourg, à Levallois, et en certaine abondance. Les ossements recueillis étaient surtout des ossements d'éléphant antique, d'hippopotame, de mammouth, de rhinocéros, de bœuf, de cheval, de renne, de cerf.

M. Capitan rappelle fort bien que M. Guadet, architecte, en creusant les fondations du nouvel Hôtel des Postes, trouva une dent d'*Elephas primigenius*; M. Gustave Leconte, architecte, recueillit également, dans Paris, des pièces de *Rhinoceros Tichorinus*. Dans ces dernières années, M. Thieullen a découvert, sur différents points de Paris, surtout à Vaugirard, de remarquables spécimens de mammouth, notamment une mâchoire inférieure tout entière, actuellement placée dans la galerie du Muséum. En 1897, M. Hénault, en creusant les fondations du pont Caulaincourt, au cimetière Montmartre, a découvert, de son côté, une squelette de mammouth qui paraissait être entier; les dents, seules, ont été conservées.

Il est donc bien évident que, il y a des milliers et des milliers d'années, un mouvement intense de vie existait à Paris, durant l'époque quaternaire inférieure. Il y avait des hommes qui travaillaient, chassaient et se promenaient. Il y avait des éléphants, des bœufs, des rennes, des chevaux, des cerfs. Peut-être était-on plus heureux que maintenant! Sur ce point, la paléontologie reste muette.

HENRI DE PARVILLE.



ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

La Police Sanitaire du for intérieur

Plus n'est besoin de refaire l'éloge de ce fameux ferment pur de raisins dont je suis fier d'avoir été l'un des premiers à révéler les vertus au grand public. Tout le monde sait à quoi s'en tenir sur une préparation en train de devenir un médicament de première nécessité. A quoi bon plaider une cause gagnée?

Il est, cependant, un point sur lequel il ne faut pas inutile d'insister, ne fût-ce que pour en finir avec une objection spécieuse.

Comment, disent les sceptiques, un seul et unique remède peut-il guérir tant de maladies différentes? Loin de nous la pensée de contester l'efficacité intrinsèque des levures sélectionnées. Mais, pourtant, quand on vient nous dire qu'elles agissent aussi bien contre le rhumatisme et contre le diabète, contre la constipation et contre la diarrhée, contre l'anémie et contre l'eczéma, sans oublier la dyspepsie, la grippe et l'obésité, notre confiance s'ébranle, et, malgré nous, s'évoque le vieux proverbe: *Qui trop embrasse mal étreint!*

La réponse est facile. Tout d'abord, il n'est pas exact que le ferment de raisins ait la prétention de guérir toutes les maladies. Dans les cas, par exemple, où il y a une lésion sous roche, il va de soi qu'il est hors de cause. Mais il s'adresse, en revanche, à toutes les maladies déterminées, soit par un trouble de la nutrition, soit par une invasion microbienne, c'est-à-dire à toutes celles qui résultent de ce que nous appelons « les vices du sang », — « les humeurs peccantes » de nos pères.

Toutes les fois, en d'autres termes, que le torrent circulatoire est encombré de résidus anormaux, soit d'excreta prove-

nant du mauvais fonctionnement des organes, soit de toxines fabriquées par les microbes pathogènes, autant de poisons dont les néfastes effets peuvent se manifester par les symptômes les plus divers, il y a lieu de procéder à la désinfection du for intérieur. Or, rien ne vaut, à cet égard, le ferment de raisins, qui est un agent physiologique, une culture vivante, dont l'action s'exerce, soit en produisant des antitoxines susceptibles de neutraliser les mauvais germes et leurs virus, soit de favoriser la « phagocytose », c'est-à-dire l'énergie défensive de ces globules blancs auxquels la Nature a confié l'entretien de la voirie organique.

C'est donc, en fin de compte, comme qui dirait une opération de police interne où les levures, comparables à des troupes mercenaires, sont chargées d'épurer le sang, et d'expulser les intrus et les ennemis, d'où qu'ils viennent. Il va de soi que, par le fait seul que l'ordre est ainsi rétabli dans l'économie, toutes les maladies, sans exception, qui s'engendrent précisément du désordre, ont de fortes chances d'être jugulées : *cessante causâ, cessat affectus*.

Il y a bel âge que l'instinct populaire avait pressenti la puissance dépurative des levures, de la levure de bière, en particulier, contre l'anthrax, par exemple, et la furonculose. Seulement, comme jusqu'à ces derniers temps on prenait les levures médicamenteuses au hasard, sans aucune précaution, la méthode n'avait, en pratique, rien de constant ni de sûr, et l'on ne comptait plus ses succès.

Le grand mérite de M. Jacquemin est d'y avoir introduit la précision scientifique, en substituant à la levure de bière, incomplètement développée, les ferments de raisins des pays chauds, judicieusement sélectionnés, éduqués, acclimatés d'avance aux températures élevées et aux milieux acides. Une fois transportés dans l'estomac, avec la provision de sucre nécessaire à leur nourriture, ces ferments sont comme chez eux : ils peuvent donc donner leur maximum d'effort et procéder à l'aise à leur besogne d'assainissement.

Entre les ferments sélectionnés de l'Institut de Malzévillie et les banales levures, il y a la même différence qu'entre des soldats improvisés, recrutés au petit bonheur et à la diable, et des troupes d'élite, savamment entraînées et équipées à souhait.

De là, leur fabuleux succès, qui en fait, non pas une panacée universelle, mais une médication précieuse dans une foule de cas divers, et leur popularité méritée.

ÉMILE GAUTIER.

La Vie Artistique

Le Chef-d'œuvre de Lalique. — Artistes Royaux et Princiers.

Les artistes nous font, décidément, la bonne mesure. Leurs deux grands Salons annuels ne sont pas encore debout qu'ils nous en ont déjà donné, morceau par morceau, l'équivalent. Dans ces temps derniers encore, la critique et le public étaient conviés un peu partout. Ils le furent, d'abord, à l'Automobile-Club, où nos modernes Cellinis exposaient des merveilles. Qui n'a vu les coupes de Dammause n'en saurait imaginer la séduction, la transparence laiteuse, la beauté élé-

gante et simple. Gaillard et Fouquet avaient des orfèvreries délicieuses, et Falize un Louis XIV que l'on dirait sorti des mains de Lepautre ou de la fameuse orfèvrerie des Gobelins. Lalique lui-même donnait son chef-d'œuvre. C'est un simple collier de perles ; mais jamais bijou d'un arrangement plus exquis et plus nouveau n'orna un cou de femme. Toute beauté sera facilement triomphante avec lui.

Après l'exposition de l'Automobile-Club, s'ouvrit le Salon des Amateurs. Ceux-ci portent blason pour la plupart ; quelques-uns, même, tiennent le sceptre, et leur livret semblerait un feuillet détaché de l'*Almanach Gotha*. Ils n'en peignent, d'ailleurs, pas plus mal pour cela. Les paysages du roi de Portugal ; les aquarelles de la princesse Waldemar de Danemark, qui signe modestement Marie ; les portraits de la comtesse de Beauchamp et de M^{lle} d'Epinay ; les pastels de la comtesse Lambert de Rothschild ; les intérieurs de la comtesse de Cossé-Brissac ; le cavalier de M. de Castex ; les plâtres de M. Fournier-Sarlovèze, ne seraient déplacés nulle part.

Puis ce fut, rue Laffitte, une exposition de peintres hollandais, parmi lesquels Breitenstein, un paysagiste de mer dont les ciels tourmentés sont superbes de construction et de mouvement. Les nuages y courent vraiment au-dessus des eaux furieuses et participent à leurs colères.

Un Breton bretonnant, Julien Lemordant, exposait, en même temps, son œuvre de l'année, une œuvre un peu brutale, un peu exagérée de facture, comme il sied à un jeune, mais sincère.

Auparavant, il y avait eu, chez Georges Petit, une exposition de l'intimiste Walter Gay. A l'encontre de ces deux derniers artistes, Walter Gay est un peintre tout en douceur et l'un de ceux qui savent le mieux évoquer, dans toute leur harmonie, les délicieux intérieurs de l'avant-dernier siècle, ou ceux que des amateurs comme lord Ribblesdale, le graveur Helleu et la charmante Bartet ont si joliment reconstitués. Il y avait là des morceaux de la plus fine maîtrise que les plus grandes galeries se sont disputés. La place qu'ils occupaient rue de Sèze est prise, aujourd'hui, par les marines de Chabanian, un artiste de beaucoup de ressources, qui traduit fidèlement les jeux du crépuscule et les effets de lune sur la mer et le sable des dunes.

Le public et le salonnier ont été sollicités aussi par le bon animalier Paul Jouve, l'auteur de la grande frise de style si justement admirée à la dernière Exposition universelle. Ils l'ont été, également, par les peintres de la montagne. Les fervents montagnards que sont Rotig, Desbrosses, Didier-Pouget, Rigolot, Schrader et Albert Gos, les promèment, avec un égal talent, du joli ravin de la Valserine aux rouges montagnes de l'Aurès, et de l'Aurès aux cimes neigeuses des Cordillères.

LÉON PLÉE.

SONNETS GOURMANDS

I. — Radis Roses

Qu'ils sont jolis, les radis roses,
Les tout petits mignons radis :
Vrai hors-d'œuvre du Paradis,
Fleurettes pas encore écloses !

Les esprits les plus engourdis,
Les convives les plus moroses,

Rien qu'à les voir, ragaillardis,
Pensent à de riantes choses.

On beurre bien, on sale un peu,
Puis l'on croque leur chair nacrée,
Blanche sous la robe de feu :

Et c'est une sève sucrée,
Comme si nos dents, à l'instant,
Mordaient à même le printemps.

HENRI SECOND.

Passé-Temps Intellectuels

SOLUTIONS

21. — ÉRUDITION LITTÉRAIRE

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace :
Telle est, de vos plaisirs, la légère surface.
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Ce joli quatrain, bien souvent attribué à Voltaire, est d'un écrivain du siècle dernier, Pierre-Charles Roy ; on le trouve au bas d'une ancienne gravure portant ce titre : *L'Hiver*, et représentant une scène de patineurs.

M^{lle} J. Piogé. — Glineel. — Raoul de Gusputes. — De Brazal. — L. Broquet. — H. Etohea. — Aruce Tirgamel. — Contant-Wibert. — Germaine Fèvre. — Une Vichyssoise. — Tante et Nièce. — Ignotus. — Briste-Zille. — M^{lle} Savin. — Marthe de Castelnaud. — Tonsht et Dedet. — M^{lle} Marie B. — M. Guental. — M. P., à Reims. — A. Dubrulle. — Akelney. — Nisus et Euryale. — J. Domergue. — Il Pensoso. — A. des Pierges. — Daffodil. — Léonie Signoud. — Xila Ernat. — H. Dagassan. — J. G. — M^{lle} M. Deschamps. — Ferdinand Bouvier. — Sans nom.

22. — VARIÉTÉS PROSODIQUES

L'OR

Ce métal précieux, cette fatale pluie
Qui vainquit Danaë, peut vaincre l'univers ;
Par lui les grands secrets sont souvent découverts,
Et l'on ne répand pas de larmes qu'il n'essuie.

Il semble que, sans lui, tout le bonheur vous fuie ;
Les plus grandes cités deviennent des déserts ;
Les lieux les plus charmants sont pour nous des enfers
Enfin, tout nous déplaît, nous choque et nous ennuit.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un lézard.
Pour les plus grands défauts, c'est un excellent fard.
Il peut, en un moment, illustrer la canaille.

Il donne de l'esprit au plus lourd animal.
Il peut forcer un mur, gagner une bataille,
Mais il ne fait jamais tant de bien que de mal.

M^{lle} DESHOULIÈRES.

Deux points : Glineel. — Raoul de Gusputes. — Tante et Nièce. — Daffodil. — Ferdinand Bouvier.

Un point : A. G. 70018. — M. Guental. — A. Dubrulle. — Nisus et Euryale. — J. Domergue. — A. des Pierges.

TIRÉSIAS.

La mort est toujours cruelle ; celle des jeunes est une atrocité contre nature ; la fièvre typhoïde la cause fréquemment ; l'eau de lavage de Thonon, bue exclusivement, en préserve sûrement. Paris, 78, rue Richelieu ; Nice, 27, boulevard Riquier, ou Société de Thonon-les-Bains, etc.

GUÉRISON de la constipation, appendicite, hémorroïdes, migraines, vices du sang, par la délicieuse **POUDRE LAXATIVE ROCHER** : une cuillerée à café dans un peu d'eau, le soir. Le flacon de 20 doses : 2 fr. 50. Toutes pharmacies.

Gouttes Livoniennes guérissent RHUMES, TOUX, BRONCHITES

Imp. des Annales, 15, r. St-Georges. — VINSONAU.

Le Gérant : VINSONAU.